IMAGES

No. 676 — LE CAIRE (EGYPTE) 24 AOUT 1942

CHURCHILL EN MOYEN-ORIENT

Le Premier britannique photographié à sa descente d'avion dans un aérodrome anglais, quelque part dans le Moyen-Orient, en route pour Moscou où il a récemment rencontré Staline. On reconnaît, derrière lui, Sir Miles Lampson, ambassadeur de Grande-Bretagne, et M. Richard Casey, ministre d'Etat dans le Moyen-Orient.

DANS CE NUMERO :

CHURCHILL AU DESERT

Reportage exclusif par ANDRE GLARNER

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent..

Roger Panetta (Fort-Lamy Faya, Tchad)

Lecteur de votre journal et de votre rubrique, je vous écris pour vous demander si parmi toutes vos lectrices je pourrais trouver une marraine. J'ai 23 ans. Evadé le 16 juillet 1940 pour rejoindre le général de Gaulle à Londres, par l'Espagne, j'ai quitté Londres aussitôt et me trouve en Afrique depuis 23 mois. De mes parents en France, je n'ai pas eu de nouvelles depuis deux ans. Je suis très seul et j'aurais grand plaisir à correspondre avec une marraine, car il n'y a ici que du sable et du soleil...

● *Voilà, mon cher légionnaire, qui est fait. Souhaitons que quelques-unes de nos lectrices compatissent à votre peine et à votre solitude et vous apportent par leur correspondance soutien et réconfort.*

L'amour au clair de lune (Jérusalem)

D'un coin isolé de la Ville Sainte s'élève vers vous la voix d'un être humain. Déjà dans le printemps de ma vie, je ne connais pas une personne de l'autre sexe à qui je peux donner le nom d'amie. Nombre de jeunes filles m'entourent, mais aucune ne me plaît. Je les trouve toutes affectées et superficielles et aucune ne peut répondre à l'amitié sincère à laquelle j'aspire.

● *Et que puis-je faire pour vous, monsieur l'idéaliste ? Cherchez, cherchez encore. Mais n'ayez pas trop d'exigence, de peur d'être trop souvent déçu. Prenez la vie telle qu'elle est et les jeunes filles telles qu'elles sont. La pierre philosophale est une utopie et une amitié sincère et absolue entre un homme et une femme également.*

Battue et pas contente

Si étrange que cela puisse vous paraître, Horatius, j'ai été hier pour la première fois battue par mon mari que je n'avais jamais vu auparavant dans un tel accès de fureur. Comment admettez-vous qu'un homme puisse lever la main sur une femme ? Sur le moment j'ai failli quitter la maison et tout abandonner. Enfin apaisée et revenue de mon premier mouvement de révolte, j'ai pensé vous écrire pour vous consulter. Admettez-vous ce geste de mari, quelles qu'en puissent être les causes, et quelle attitude me conseillez-vous d'avoir avec lui ?

● *Qu'entends-je ! Qu'ouïs-je ! Mais, ma pauvre enfant, votre cas n'est, hélas ! pas unique dans les annales de la vie conjugale et des scènes de ce genre sont beaucoup plus fréquentes que vous ne le pensez. Un humoriste a dit : « Les femmes sont comme les côtelettes : plus on les bat, plus elles deviennent tendres ». Mais cessons la plaisanterie et occupons-nous de votre cas particulier. Votre irascible mari a dû avoir les nerfs bien exaspérés pour en être arrivé à cette extrémité. « C'est la première fois », dites-vous. Une fois n'est pas coutume et sans doute a-t-il dû regretter son acte. Avant même que ces lignes paraissent, je suis sûr qu'il a déjà dû faire amende honorable. Pardonnez donc, mais menacez-le de le quitter si jamais il venait à renouveler son geste inqualifiable.*

Femme économe

Mariée depuis dix ans, j'ai réussi, grâce à mon caractère prévoyant, à réaliser quelques économies. Mon mari me laisse libre d'en faire l'usage qui me plaira. Nous avons deux enfants et menons une existence calme et sereine. Quel emploi faire de cet argent, Horatius ?

● *Hélas ! chère madame, je n'ai rien du financier et, souvent, j'ai fait bien des faux pas qui vous indiquent mon incapacité en la matière. Cependant, il me semble que le placement le plus judicieux serait aujourd'hui en terre ou en villa. Achetez, par exemple, une petite propriété dans les environs du Caire. La construction coûtant trop cher en ce moment, attendez la fin de la guerre pour bâtir une maison confortable selon vos goûts. Je crois que c'est là le meilleur usage que vous pourriez faire de vos économies.*

Anthony

C'est encore moi, Horatius, et, n'en déplaise à notre ami « Nemo » dont le « papier » à votre sujet ne manquait ni d'humour ni d'esprit, je viens encore une fois vous demander conseil. De plus en plus amoureux de cette jeune fille de seize ans, moi-même marié comme je vous le disais et père de famille, vous m'avez une fois répondu de me débrouiller tout seul. Réponse facile et peu compromettante, mais j'attendais autre chose de vous et je viens de nouveau à la charge pour que vous me tiriez d'embarras. Ne me décevez pas, encore une fois.

● *En voilà une façon d'insister peu courtoise. Et que diable voulez-vous que je vous dise qui pourrait arranger les choses ? Vous ne savez même pas vous-même ce que vous voulez au juste, et mes conseils ne peuvent rien. Cet amour qui vous obsède au point, comme vous dites, d'en perdre le manger et le boire, mais c'est le cas d'une infinité d'hommes comme vous, dont beaucoup se trouvent dans votre cas. Ceux-ci n'ont jamais eu recours à personne pour savoir ce qu'ils avaient à faire. Qu'attendez-vous au juste de moi et que pourrais-je vous dire que vous ne vous soyez pas répété cent fois à vous-même ? Non, mon cher ami, non, je ne voudrais pour rien au monde être responsable de ce que vous ferez ou ne ferez pas. Encore une fois, si vous n'arrivez pas à guérir, tant pis. Agissez comme bon vous semblera et, de grâce, ne m'importunez plus de vos demandes saugrenues.*

Marie-Rose

J'ai 22 ans. Il en a 27. Nous nous aimons. Mais, pour une raison de famille, mes parents voudraient que j'épouse un cousin que je n'aime pas. Je souffre et n'ai personne à qui me confier.

● *Tenez bon. Vos parents n'ont pas le droit de vous empêcher d'épouser qui vous plaît, à condition, bien entendu, que celui que vous aimez ne soit atteint d'aucune tare et offre des garanties de sécurité pour l'avenir de votre ménage. Soyez assez diplomate pour arriver à convaincre vos parents. Devant votre obstination, ils ne pourront que se soumettre.*

Em. Fikr

● *Que de larmes, cher ami, pour une si petite chose ! Après tout, dans tout ce que vous me racontez, il n'y a pas de quoi fouetter un chat et je me demande en quoi l'attitude de votre amie, qui n'a rien fait de mal, peut vous bouleverser de cette façon. En tout cas, à votre place, j'irais droit chez le camarade dont vous me parlez et lui ferais part de mon amour pour notre voisine commune. Ceci étant, certain que vous êtes de l'amour de la jeune fille, faites-lui part de vos projets et demandez-lui de vous attendre deux ans encore. Si elle vous aime vraiment, elle n'hésitera pas. Vos maigres appointements ne peuvent suffire aujourd'hui à l'entretien d'un ménage, mais, étant donné votre jeune âge et vos qualités, vous ne tarderez pas à vous faire une situation bien assise. Allons, courage et bonne chance et, je vous le répète, ne vous tracassez plus pour ces petites vétilles qui n'ont, je vous l'affirme, aucune espèce d'importance.*

Joe Menemen

Voici ma petite histoire, mon cher Horatius. Elle est très simple et très compliquée à la fois. Il y a trois ans, je tombai amoureux d'une jeune fille de mon âge. Un an après, pour des raisons sur lesquelles je n'insisterai pas, je devins son pire ennemi. Il y a quelque temps, au mois de juillet dernier, réconciliation au cours de laquelle elle me déclara n'avoir pas cessé de m'aimer un seul jour. J'en demeurai tout ébaubi. L'aimé-je encore ? Ne l'aimé-je plus ? Je ne le sais moi-même.

● *Oui, mon bon ami, vous l'aimez encore et peut-être plus qu'autrefois. Il a fallu cette longue séparation et cette reprise de relations pour bien vous rendre compte que vous ne pouvez pas vous passer d'elle. Cela se lit à travers les lignes de votre lettre. Inutile de vous cacher derrière votre doigt. La vérité est là éclatante : vous aimez encore et vous aimez beaucoup.*

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) ... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays ... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

CHURCHILL AU CAIRE

Sa Majesté le Roi a reçu M. Churchill au palais d'Abdine. Maintenant que le communiqué du Grand Chambellan en a rendu la nouvelle publique, les détails de la visite du président du Conseil britannique peuvent aussi être publiés.

Quelques personnalités et quelques journalistes exceptés, personne ne savait que M. Churchill était de passage au Caire. Mais certains signes annonçaient tout de même un événement d'importance. Nahas pacha, par exemple, devait se rendre à Ras-el-Bar, et il l'avait annoncé. Il renonça subitement à son déplacement. De son côté, Hassanein pacha, chef du Cabinet royal, était à peine arrivé à Ras-el-Bar, où il se proposait de passer son week-end, qu'il rentrait précipitamment au Caire. Sa fin de semaine n'avait pas duré dix heures.

Les hypothèses allaient donc leur train, lorsque la vérité faillit éclater, en dépit de toutes les précautions. Un sénateur passait devant l'ambassade britannique, à Kasr-el-Doubara. Une automobile en sortit. Il y vit M. Churchill. L'honorable parlementaire roula des orbites perplexes. Il n'y avait pas moyen d'en douter : c'était M. Churchill en chair et en os. Mais il eut beau affirmer qu'il l'avait vu de ses propres yeux, ceux auxquels il raconta la chose étaient loin de le croire sur parole. Et pourtant !...

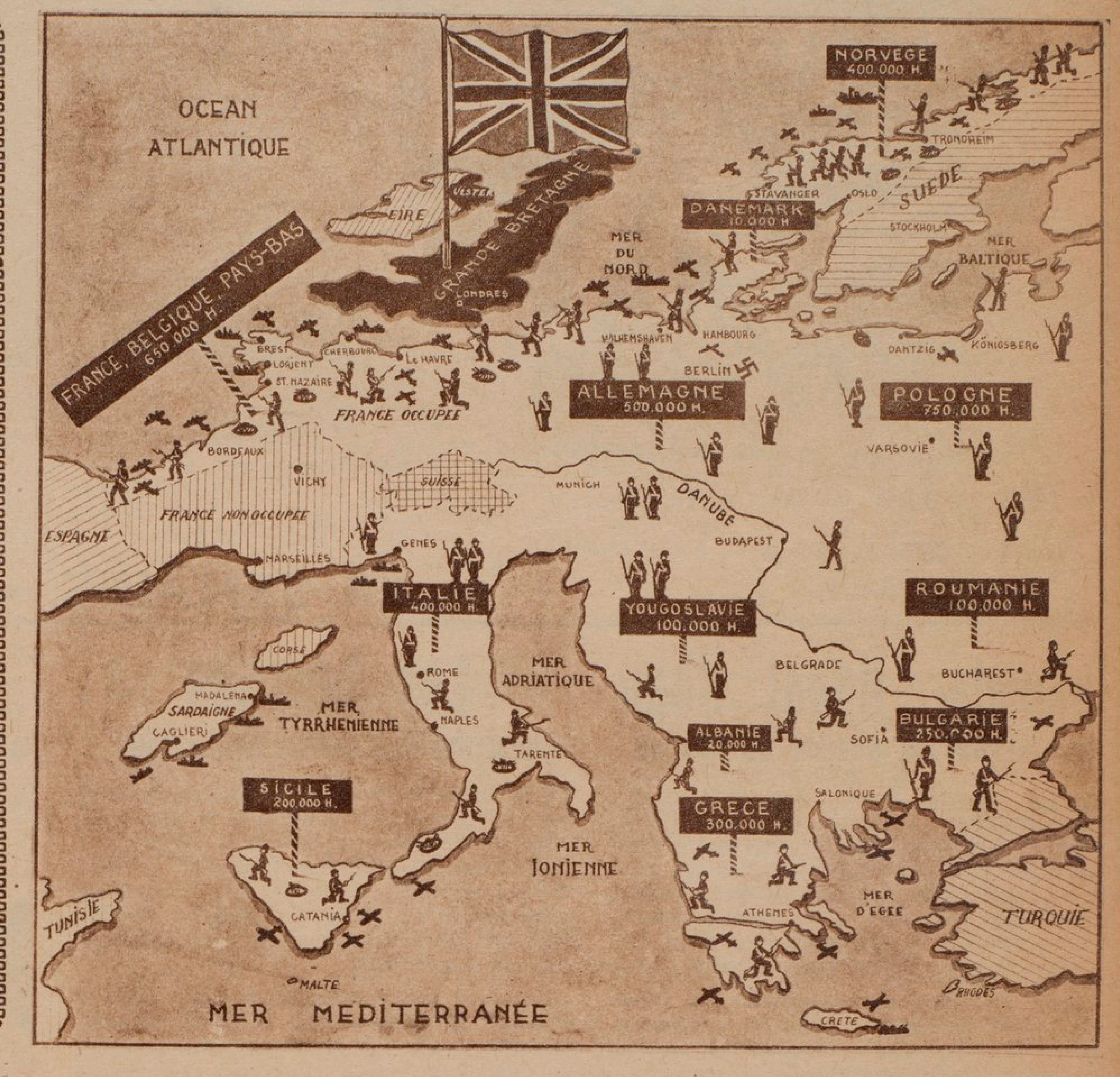
Sa Majesté le Roi, qui était naturellement dans le secret, avait bien voulu dispenser le Premier britannique des formalités protocolaires. Il le reçut en veston. L'audience fut fixée à Abdine et à onze heures du soir. Elle se prolongea jusqu'à minuit et demi. Le roi eut pour M. Churchill une attention des plus bienveillantes. Il lui offrit un cigare — et quel cigare ! Il mesurait près de 30 centimètres de long. C'était une manière royale de faire plaisir. Le cigare a consacré la popularité de M. Churchill. Un parapluie en avait fait autant pour son prédécesseur. M. Churchill était, paraît-il, aux nues. A la fin de l'audience, comme il traversait les couloirs qui mènent vers la sortie du palais, il arrêta devant une glace Sir Miles Lampson qui l'accompagnait :

— Une seconde, dit-il. Je voudrais encore voir ce cigare.

Et l'examinant :

— De ma vie, ajouta-t-il, je n'ai tenu un cigare de cette taille.

Sa Majesté a daigné recevoir également au palais d'Abdine le général Wavell. Elle le retint longtemps auprès d'Elle. Wavell répète à ses amis égyptiens : « Votre roi est un des plus grands rois du monde ».



DANS L'ATTENTE DU SECOND FRONT

La première idée de Hitler dans cette guerre était d'accumuler des forces numériquement supérieures pour envahir des pays neutres et mal préparés. Son plan fut plusieurs fois exécuté avec succès, mais aujourd'hui les nazis ont à faire face à la menace d'un nouveau front ou de raids de grande envergure, comme vient de le démontrer celui du 19 août, sur Dieppe, et doivent prendre leurs précautions en conséquence. Un simple regard sur cette carte vous convaincra. Tout le long des lignes de communications du continent, le Führer peut assez rapidement déplacer ses forces de l'est à l'ouest et du nord au sud. Mais il ne peut concentrer des troupes importantes sur un seul point sans dégarnir les forces occupantes de tel ou tel pays aujourd'hui sous sa domination. Et pourtant, le long de l'immense front qui va de Kirkenes (en Norvège) jusqu'à Biarritz, il doit se tenir sur la défensive. En comptant sur les 500.000 recrues que chaque année lui apporte la mobilisation de nouvelles classes, le Führer, malgré ses pertes énormes sur le front de Russie, possède des forces très importantes. Mais parlons un peu des troupes installées par les nazis dans les différents pays placés sous leur domination, et où ils doivent veiller à mater tout mouvement d'insurrection.

Le général Falkenhorst, qui commande l'armée allemande en Norvège, est constamment menacé par les raids de la R.A.F. 400.000 hommes sont à peine suffisants pour surveiller des côtes extrêmement longues et où une invasion alliée est toujours possible. En France, en Hollande et en Belgique, 650.000 hommes sont là pour organiser l'administration intérieure et faire face à des raids comme ceux de Dieppe et de Saint-Nazaire. Le maréchal von Runstedt a été placé récemment à la tête de cette armée de défense qui a — est-il besoin de le dire ? — fort à faire. C'est pourquoi il a retiré récemment du front russe plusieurs divisions de soldats et de S.S. pour les envoyer en France où il craint un débarquement allié. En Yougoslavie, la situation pour les nazis est encore plus grave du fait de la résistance opposée par les armées du général Mihaïlovitch. En Bulgarie, en Grèce et dans les îles de la Méditerranée, des forces allemandes sont massées en quantités importantes et, en Italie même, pas moins de 400.000 soldats nazis sont là pour parer à une attaque éventuelle de l'Italie, garder les bases de la Luftwaffe en Sicile et canaliser des troupes vers l'Afrique du Nord pour essayer d'envoyer du renfort à Rommel. Ainsi qu'on le voit, ce n'est pas à deux, mais à plusieurs fronts à la fois que les nazis ont à faire face. Et ces armées que le haut-commandement allemand est obligé de garder en Europe sont autant de troupes de moins sur le front russe.

Portal

CHEF SUPRÊME DE LA R.A.F.



L'homme qui vient au nom de l'aviation britannique de s'adresser aux Allemands est de goûts fort simples. C'est un méthodique, un réfléchi, un pondéré. C'est l'Air Chief Marshal Sir Charles Frederick Algernon Portal, Chief Air Staff de la Royal Air Force. Un personnage qui lui avait rendu visite et qu'on avait longtemps fait attendre « parce que l'Air Chief Marshal était très occupé » avait fait cette observation à la sortie :

— Occupé ? Je me demande vraiment à quoi. Il n'y a même pas un papier sur son bureau.

Aucun papier ne traîne en effet sur le bureau de Sir Charles. Pas de ces piles de dossiers qui finissent par devenir meubles meublants mais qui n'en impressionnent pas moins les gens du dehors. Sa besogne, ce militaire l'expédie avec le plus grand calme, mais jusqu'au bout ; et d'une affaire réglée, plus rien ne traîne sur sa table. Terriblement bûcheur — il passe pour être un des plus grands abatteurs de besogne d'Angleterre — il arrive ponctuellement tous les jours à 9 heures du matin. Pendant une heure, il dépouille sa correspondance, écoute ses collaborateurs au rapport, donne un ordre bref, puis se rend dans la salle des opérations. C'est dans cette pièce qu'il passera toute sa matinée, à diriger de lointaines aventures. Il déjeune invariablement au mess, et non moins invariablement, il se choisit quelques jeunes officiers pour commensaux. L'après-midi, d'interminables conférences le retiennent avec ses collaborateurs immédiats, coupées souvent de visites au ministère de l'Air. L'Air Marshal ne finit jamais sa journée avant neuf heures du soir. Et quand il quitte son bureau, il porte une serviette sous le bras.

Homme de guerre, il aime la vie de famille. Son home l'attend, sa femme Lady Portal qu'il a connue alors qu'il était un jeune officier en garnison à Grantham et ses deux filles : Rosemary et Mavis. Après dîner, Sir Charles Portal bourre enfin une pipe-maison. S'il n'est pas trop abattu, il fera du bridge. S'il est fatigué, il écoutera de la musique — et de la musique classique. A moins qu'il ne se délasse à feuilleter les albums des photos qu'il a prises lui-même : le Chief Air Staff de la Royal Air Force, Air Chief Marshal Sir Charles Portal, est un amateur-photographe. Les militaires ne sont pas toujours des tigres altérés de sang.



LE CHEF DES COMMANDOS S'ADRESSE A SES TROUPES

Lord Louis Mountbatten, chef des opérations combinées, s'adresse à des troupes en vue d'une action en perspective. De fréquents exercices ont lieu avant qu'une opération soit décidée sur le front de combat. Et celle-ci a lieu avec une précision d'horloge. Ainsi que le dit Lord Mountbatten lui-même : « Nous ne faisons jamais la même faute deux fois ». Le dernier raid contre Dieppe fut minutieusement préparé pour une action combinée entre les armées de terre, la flotte et l'aviation.

Le Canada

AU TRAVAIL

De plus en plus fréquemment, les aviateurs canadiens prennent part aux opérations aériennes des Américains et des Anglais au-dessus de l'Europe. Un communiqué publié au début de cette semaine le relève encore. Des escadrilles canadiennes relevant du commandement de chasse de la Royal Air Force ont effectué des patrouilles au nord de la France. Ces aviateurs canadiens ne nous sont pas inconnus. Nous en voyons au Caire, qui portent la même tenue que leurs camarades de la R.A.F., mais qui s'en distinguent par le nom de leur pays brodé sur leur manche : Canada. Le grand raid de cette semaine sur Dieppe a été, en majeure partie, exécuté par des troupes canadiennes.

Le beau dominion du Canada fournit du reste un effort de guerre qui provoque l'admiration. En deux ans, il s'est transformé de pays agricole — « le pays des bois et des blés » — en une contrée industrielle de première classe, sans négliger pour cela, on s'empresse de le dire, le soin qu'il voue à la terre et à ses travaux. (Mais Louis Hémon ne reconnaîtrait certainement plus Maria Chappedelaine sous la salopette qu'elle porte aujourd'hui à l'usine.) Le Canada est résolument entré dans le grand conflit : sa marine est de vingt fois supérieure à ce qu'elle était avant la guerre ; les cadets de l'aviation qui sont formés dans ses écoles suivant le programme de l' « Empire Training Scheme » ont fait 560.000 heures de vol — et par le soin de l'aviation canadienne qui a ouvert une route par l'Alaska, la distance qui séparait Chicago de l'Extrême-Orient a été réduite de 3.000 milles. Ce ne sont là que des exemples.

S'il en fallait d'autres, on rappellerait que le Canada produit à l'heure actuelle quatorze types de canons différents, qu'il construit des chasseurs et des bombardiers, qu'il fabrique des obus, des parachutes, des camions, des automobiles militaires (depuis la petite biplace jusqu'aux voitures-ambulances) et qu'enfin il « sort » des tanks — des baby-tanks — capables de faire 45 milles à l'heure. Les ateliers et arsenaux maritimes fabriquent des mouilleurs de mines, des vedettes légères et des bâtiments de même nature... C'est après la guerre que le Canada retirera le bénéfice de cette rapide transformation. A côté d'une agriculture déjà très développée, il trouvera son industrie toute équipée, et d'un équipement que d'autres nations mettent généralement des années à constituer.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

Iskandar Hayat Khan

ET L'EFFORT DE GUERRE DU PUNJAB

S.E. Iskandar Hayat Khan, Premier Ministre du Punjab, est arrivé il y a quelques jours en Egypte. Ce n'est pas la première fois que dans le Proche-Orient on voit la silhouette altière de cet éminent homme d'Etat venu pour se rendre personnellement compte que tout va bien parmi les troupes que le Punjab a envoyées sur tous les fronts.

Le Punjab est l'une des provinces de l'Inde dites « britanniques ». Situé au nord-ouest de la Péninsule, ce pays est peuplé de près de 24 millions d'habitants, en majorité musulmans, et a une superficie de près de 386.000 kilomètres carrés. C'est surtout dans le Punjab que s'épanouie la civilisation musulmane. La ville de Delhi, dont le Grand Mogol fit autrefois sa capitale, et qui demeura le centre administratif des Indes, se trouve dans le Punjab.

S.E. Iskandar Hayat Khan dirige depuis des années les affaires de cette belle et riche province, avec une habileté et une énergie qui l'ont classé parmi les hommes d'Etat les plus éminents des Indes et parmi les leaders les plus écoutés et les plus influents des musulmans. Il réside à Delhi même où siège le gouvernement de la province. Démocrate-né, aussi large d'esprit que mesuré dans ses opinions et ses tendances, Iskandar Hayat Khan est un partisan convaincu de la collaboration étroite qui s'impose entre les Anglais et les Hindous. Pour lui, la guerre contre le nazisme, le fascisme et l'impérialisme du Japon doit être gagnée pour que toutes les nations d'Asie puissent vivre en paix et jouir de la liberté. Dès le début des hostilités, il déploya une activité sans limite pour faire participer le Punjab à l'effort de guerre dans la plus large mesure. C'est grâce à lui que les contingents punjabis de l'armée des Indes et des forces d'expédition envoyées à l'étranger ont atteint un chiffre impressionnant. Et pendant que les soldats du Punjab, tous musulmans, se battent sur tous les fronts, leurs compatriotes demeurés dans le pays collaborent avec les autorités dans l'industrie de guerre.

Les Canaries

POSITION-CLÉ DANS L'ATLANTIQUE

Une nouvelle de Lisbonne nous informait, il y a quelques jours, que le gouvernement avait envoyé des renforts s'élevant à 15.000 hommes aux îles Canaries, où des travaux de fortifications ont été hâtivement entrepris sur le littoral. La dépêche ajoutait que ces dispositions avaient un caractère uniquement défensif.

Ce n'est pas la première fois qu'on parle des îles Canaries, depuis le commencement de cette guerre. Le gouvernement espagnol, qui, d'ailleurs, prend une série de mesures défensives sur le propre territoire de la métropole, nourrit des craintes, peut-être justifiées, sur la sécurité de ses possessions d'outre-mer, notamment sur le Maroc espagnol et les îles Canaries.

En effet, l'Allemagne aurait bien voulu se servir de ces îles comme base de sous-marins. D'autre part, l'Amérique, dans le cas d'une mainmise allemande sur l'Afrique Occidentale, ou d'une menace quelque peu accentuée sur les Canaries comme une invasion de l'Espagne métropolitaine, ne laisserait peut-être pas Hitler prendre les devants. Car ces îles se trouvent dans une position stratégique de première importance, non seulement par rapport au continent africain dont une centaine de kilomètres seulement les séparent, mais aussi par rapport aux voies de communications transatlantiques, entre la côte africaine et celle de l'Amérique du Sud. Pour les deux camps des belligérants, la possession d'une pareille base fournirait des avantages aux conséquences incalculables.

Les Canaries sont un archipel au nord-ouest du Sahara, comprenant, par ordre de grandeur, les sept îles habitées suivantes : Ténériffe, Fuertaventura, Gran Canaria, Lanzarote, Palma, Gomera et Hierro ou Ile du Fer. Entre ces îles, d'autres îlots désertiques s'échelonnent.

Autrefois, les Canaries étaient connues sous le nom d'Iles Fortunées, à cause de leur climat merveilleux. C'est en 1402 que l'explorateur normand Jean de Béthencourt les découvrit. Mais les navigateurs phéniciens — ces Anglais de l'Antiquité — les avaient visitées avant l'ère chrétienne et y avaient laissé des colons libyens. Le fond de la population est donc formé d'un mélange de Phéniciens, de Libyens et de Guanches



apparentés aux Berbères d'Afrique. Mais une fusion si complète s'est accomplie entre les autochtones et les conquérants espagnols, depuis le XVe siècle, qu'il est actuellement fort difficile de faire une distinction entre les descendants de ces derniers et ceux des premiers habitants des îles.

La capitale des Canaries est la ville de Sainte-Croix, à Ténériffe, mais Las Palmas, à la Grande Canarie, est le centre le plus important de tout l'archipel.

Ces îles sont volcaniques. Leur sol accidenté et leur littoral difficile à atteindre, ce qui, ajouté à leur position stratégique, les rend encore plus précieuses comme base de sous-marins et abri pour les corsaires.

L'Espagne laissera-t-elle les Allemands s'installer dans ces îles ? Et, dans ce cas, les Alliés laisseront-ils faire sans intervenir ?

M. Jean Helleu

S'EST RALLIÉ A LA F.C.

Tanger, Athènes, Moscou, Beyrouth et Ankara, autant d'étapes dans la carrière de M. Jean-Louis Helleu, ancien ambassadeur de France en Turquie, qui vient de rejoindre le mouvement du général de Gaulle. On sait, pour avoir tenu l'explication de M. Helleu lui-même, dans quelles circonstances ce diplomate adhère aux F.F.C. Il était titulaire de l'ambassade d'Ankara, mais ses sentiments gaullistes ne faisaient aucun doute pour lui-même. Lorsque le gouvernement du maréchal Pétain le releva de ses fonctions et le remplaça par M. Gaston Bergery, M. Helleu n'écouta plus que la voix de sa conscience.

Avec lui, la France combattante s'enrichit d'un nouveau technicien des affaires internationales. Si son séjour à Tanger l'avait initié à la complexité des problèmes méditerranéens et lui avait montré dans ces parages l'inextricable enchevêtrement des intérêts les plus divers, ce sont ses fonctions à Moscou et à Stamboul qui ont familiarisé M. Helleu avec les questions de la politique turco-russe. Il a, en effet, été conseiller d'ambassade dans la capitale soviétique, après avoir pris part aux travaux de la Commission d'évaluation des dommages alliés en Turquie. A l'heure où la guerre qui se développe dans le Caucase rapproche le conflit des frontières turques, sa longue expérience de ces pays sera précieuse.

M. Helleu a rejoint Beyrouth où il a longtemps été attaché au Haut-Commissariat de France. Il a servi sous le proconsulat de M. Ponsot, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il a géré à plus d'une reprise les services du Haut-Commissariat en l'absence de l'ambassadeur. M. Helleu connaît bien le Liban et la Syrie et y compte de très nombreux amis. C'est à ces pays du Levant qu'il incombe, disait un télégramme de cette semaine, de défendre la grande route continentale qui mène vers Bagdad et les Indes. Aujourd'hui plus que jamais, il importe que les hommes qui savent et peuvent quelque chose se trouvent à leur poste. M. Helleu à Beyrouth est à sa place.



De droite à gauche : le Premier britannique, M. Harriman, envoyé spécial du président Roosevelt, et M. Molotov écoutent les hymnes nationaux des trois pays qu'ils représentent.

UN REPORTAGE EXCLUSIF :



A l'aérodrome, M. Churchill et M. Harriman assistent à un défilé de la garde d'honneur. Tous les membres de cette troupe appartiennent à la célèbre « garde rouge » qui, l'automne der- nier

M. Roger Garreau

A FAIT APPEL AU PEUPLE FRANÇAIS



M. Roger Garreau a prononcé la semaine dernière, de Moscou, un discours à l'adresse des ouvriers français. Nous avons bien connu au Caire M. Garreau qui, depuis quelques mois, est accrédité comme représentant du général de Gaulle à Moscou. Les Soviets ayant en effet reconnu le chef des Français libres, celui-ci désigna aussitôt un délégué dans la capitale soviétique. M. Garreau s'est adjoint M. Deltour, qui dirigeait au Caire les Affaires Civiles de la Délégation de la France Combattante. Ils seraient installés dans l'immeuble de l'ambassade de France à Moscou.

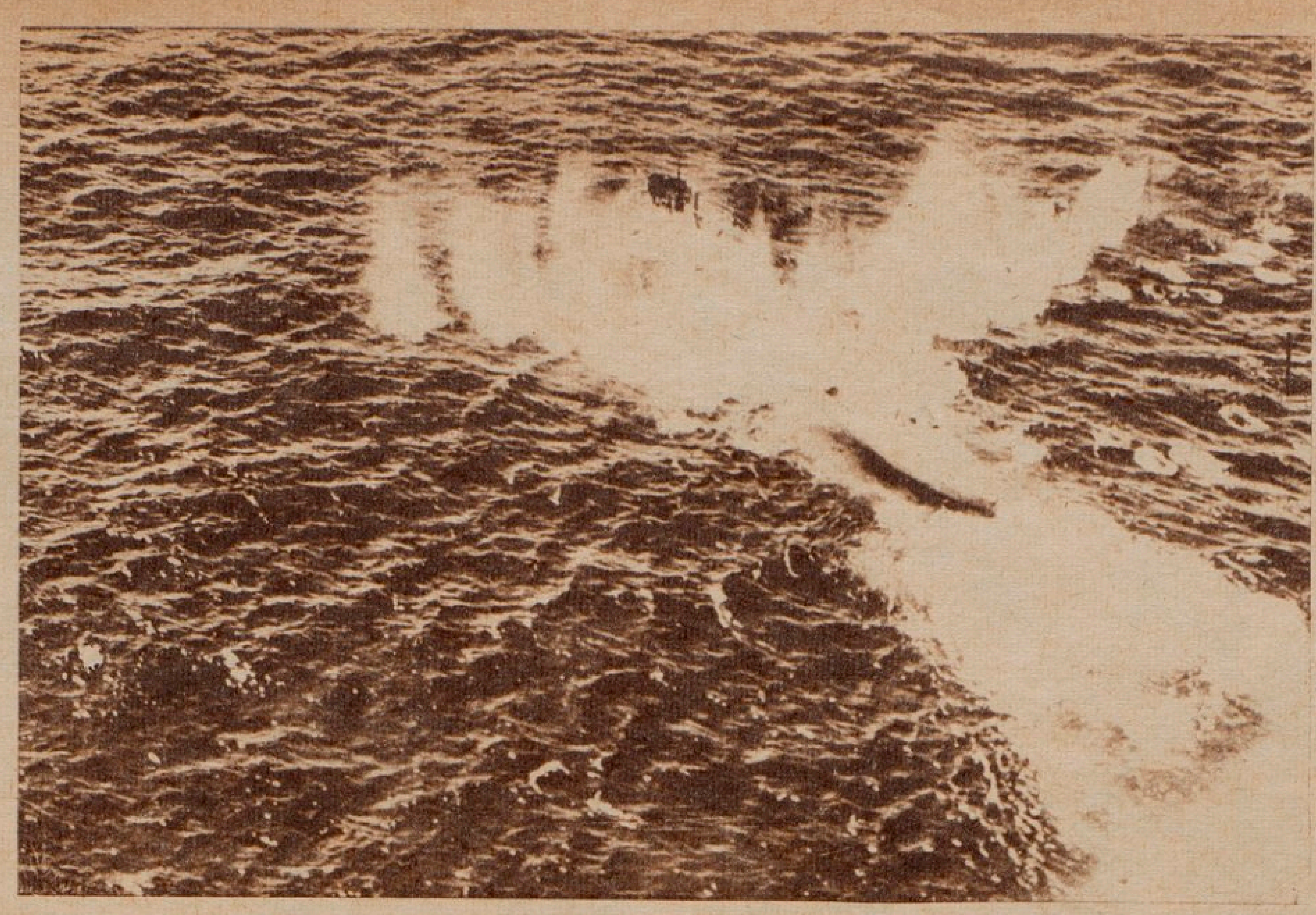
A Moscou, dans cette même ambassade, de 1924 à 1927, M. Garreau avait fait fonctions de deuxième secrétaire. Il avait auparavant occupé ces mêmes fonctions à Pékin. Il quitta Moscou pour se rendre en Indochine « à la disposition du gouverneur général ». Il aurait prévu cette guerre depuis des années, qu'il n'aurait pas mieux choisi ses affectations : Moscou, Pékin, Saïgon, puis Bangkok. Ses divers passages l'auront spécialisé dans ces questions russo-asiatiques qui, dans les circonstances actuelles, présentent tant d'importance. Technicien des affaires extrême-orientales, M. Garreau s'était préparé à travailler dans ces pays. Il sait le siamois, le chinois et le malais qu'il a naguère appris aux Langues Orientales Vivantes à Paris.

Premier secrétaire, faisant fonctions de conseiller à la Légation de France au Caire, M. Garreau a très souvent dirigé la Légation de France en Egypte, en qualité de chargé d'affaires, pendant les absences du ministre plénipotentiaire. Il s'est distingué en Syrie, pendant la négociation franco-turque qui régla le statut du sandjak d'Alexandrette. M. Garreau était alors délégué de la France avec le général Huntziger, commandant supérieur à l'époque des troupes françaises du Levant.

Le Livre Jaune français, enfin, cite M. Garreau. Il publie la lettre que, consul général de France à Hambourg, il adressait au ministre des Affaires Etrangères pour lui signaler l'imminence des événements. M. Garreau avait été nommé à Bangkok. Il quitta son poste et se rendit à Londres pour y rejoindre le général de Gaulle.

L'INFLUENCE DE LA LUMIÈRE
sur la reproduction des oiseaux

Le black-out a produit des effets inattendus sur la population ailée de Londres. Il y a quelques années, un naturaliste américain découvrit que la lumière avait un effet stimulant sur l'accouplement des oiseaux en particulier et des animaux en général. Grâce à sa théorie, il fut en mesure d'expliquer l'un des mystères les plus curieux de la biologie : pourquoi la plupart des animaux se reproduisent au printemps. Il rattacha ce phénomène au fait que pendant la belle saison les journées sont plus longues. A l'appui de sa théorie, le savant effectua des expériences concluantes sur des étourneaux de Londres qu'il éleva à la lumière artificielle. Ces oiseaux firent leurs petits beaucoup plus tôt que ceux de la campagne qui avaient vécu à la lumière naturelle et avaient par conséquent subi le désavantage du black-out.



HYDRAVION CONTRE U-BOAT

Aperçu dans le golfe de Biscaye, au moment où il s'apprêtait à jouer son rôle de corsaire dans l'Atlantique contre des bateaux alliés, un sous-marin nazi fut poursuivi par un hydravion Sunderland de la R.A.F. qui lui porta un coup direct, l'obligeant à remonter à la surface. Des efforts suprêmes furent faits par l'équipage du sous-marin pour le submerger, tandis qu'un tir d'artillerie était dirigé violemment contre l'hydravion. Ce fut peine perdue et, bientôt, le sous-marin, submergé sans le vouloir, lâcha une épaisse tache d'huile et s'enfouit dans les flots. Voici une photo du U-Boat que les bombes du Sunderland encerclent.

Le comte Sforza

A LA DIRECTION DES ITALIENS LIBRES

1.500 Italiens, représentant les Italiens antifascistes des deux Amériques, viennent de se réunir à Montevideo sous la présidence du comte Sforza. Ainsi rentre en scène un des personnages les plus connus de la politique italienne : S.E. Carlo, comte Sforza, ancien sénateur du royaume, ancien ministre des Affaires Etrangères, collier de l'Annonciade. (Les titulaires de cette haute distinction peuvent s'adresser au roi d'Italie en l'appelant : « Mon cousin ».) Celui qui prend aujourd'hui la tête du mouvement des Italiens libres appartient à une célèbre famille qui joua un rôle considérable à Milan (elle régna notamment sur le duché de Milan) et dans toute la Péninsule, au XVe et au XVIe siècles. Mais le comte Carlo n'a pas hérité apparemment de la grande tradition des condottieri dont il porte le nom. Il n'a été que fonctionnaire pour finir comme ministre. C'est peu, comparé aux exploits d'une lignée dont les membres tinrent tête à Charles VIII et à Louis XII...

Le comte Sforza est un diplomate de carrière. Secrétaire d'ambassade à Londres, il fut successivement ministre à Pékin, puis à Belgrade. A l'armistice, il fut nommé haut commissaire d'Italie à Stamboul (les Alliés, en 1918, avaient un haut commissaire en Turquie). Sous-secrétaire d'Etat et sénateur en 1919, M. Giolitti lui confia le portefeuille des Affaires Etrangères : il prit part en cette qualité aux conférences de Spa et de Rapallo. Mais il démissionna quand M. Mussolini prit le pouvoir. Il allait dorénavant conduire l'opposition au Sénat : le point culminant de sa carrière antifasciste date de cette époque où son intervention dans l'affaire Matteoti est restée fameuse. Hors d'Italie, le comte Sforza n'a pas désarmé dans sa haine du régime. Il a surtout beaucoup écrit dans des revues américaines et françaises.

Il convient de juger avec réserve la portée de son action politique actuelle. Depuis vingt ans, le comte Sforza annonce comme imminente la chute du régime fasciste. Les Alliés doivent sans doute se féliciter de ses efforts, mais ce serait une grave erreur de penser que le régime est près de crouler.

Les femmes diplomates

FONT LA CONCURRENCE AUX HOMMES

Les femmes concurrenceront-elles les hommes dans le domaine de la diplomatie ? Cuba a désigné depuis quelques semaines Senorita Teresa Rosa Durland comme attachée à sa légation de Londres. Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'une dame figure dans le corps diplomatique de la capitale anglaise. Le troisième secrétaire de l'ambassade de Chine en Grande-Bretagne, depuis 1937, n'est autre que Miss Anna Huang. Ces jeunes personnes suivaient les traces de célèbres aînées. La première ambassadrice qui ait fait parler d'elle est, on s'en souvient, Mme Kollontaï qui représentait les Soviets à Stockholm et à une époque où les relations russo-suédoises traversaient des passes difficiles. Elle a réussi dans sa mission, et ce succès féminin n'est pas le seul qu'il faille enregistrer dans les pays scandinaves, puisque la légation des Etats-Unis en Norvège a été dirigée jusqu'à l'invasion allemande non pas par un Américain, mais par une Américaine. Enfin, nous avons connu au Caire même une élégante attachée à la légation d'Espagne : Mlle Dolorès de Pedroso-Sturdza qui s'occupait en particulier des questions orientales. Elle avait fait des voyages dans les pays arabes du Proche-Orient et connaissait leurs affaires aussi parfaitement que le mieux renseigné des secrétaires d'Orient.

Si donc elle n'en était qu'à ses débuts, la carrière de notre diplomate cubaine se placerait sous des patronages aussi autorisés qu'ils sont gracieux. Mais Mlle Teresa Rosa Durland (« Cissy » pour les intimes) est déjà une ancienne — malgré son jeune âge — de la carrière. Elle a servi aux Affaires Etrangères à La Havane, et à la légation de son pays à Paris. Revenue à Cuba, elle fut attachée au Protocole, pour être finalement désignée à Londres. Le ministre cubain avait fort à faire depuis que Cuba avait suivi les Etats-Unis dans la guerre. Il télégraphia à La Havane pour demander un attaché supplémentaire. La plus agréable des attachées lui tomba du ciel — et par retour de courrier. Senorita Teresa Rosa Durland a rejoint son poste en avion.

Le soldat chinois

EST MAL VÊTU, MAIS SE BAT BIEN

L'uniforme du soldat chinois est taillé dans un tissu léger de coton, de couleur khaki (excepté en ce qui concerne certaines unités spéciales). Il consiste en une tunique simple et des shorts. Le képi est à calotte ronde, comportant une visière. Les bandes molletières ne sont pas très répandues parmi les combattants réguliers chinois, et souvent les fantassins ne portent aucune sorte de chaussures ni de bottes. Cependant, les règlements imposent le port de sandales à semelles de paille, très utiles pour gravir les sentiers en pente, en été, mais assez incommodes en hiver.

Les chemises et les sous-vêtements, ainsi que les pantalons, sont généralement portés par les officiers, mais on a remarqué que bien des gradés supérieurs de l'armée chinoise n'ont jamais recherché une apparence vestimentaire très élégante. Dans certaines zones de combat, les officiers sont habillés exactement de la même façon que leurs hommes. On a souvent raconté que des généraux de division ont dirigé des opérations, vêtus d'un vieux pantalon et d'une chemise en cotonnade blanche. Plusieurs officiers d'état-major portent des tuniques sans manches, et dans les grandes occasions revêtent des tenues en coton de qualité inférieure sans aucun insigne.

Il existe trois explications à cet état de choses : 1° la Chine a dû improviser une armée et elle n'a jamais eu une opportunité quelconque d'installer des industries de tissage ; 2° le climat varié de cet immense territoire exige des uniformes conçus différemment de ceux portés par les soldats européens ; 3° le paysan chinois a toujours été habitué à porter un habillement réduit à sa plus simple expression.

Mais dans la grande armée chinoise, on compte des unités qui échappent, en ce qui concerne le point de vue vestimentaire, à la règle générale. Certains régiments, comme les Cantonais, s'enorgueillissent de leur tenue impeccable. Les troupes envoyées en Birmanie furent équipées à l'aide de tissus provenant des Indes, d'Angleterre ou d'Amérique.

Il est donc impossible de tirer des conclusions générales au sujet de l'armée chinoise. La Chine elle-même est une étendue équivalente à un ensemble de nations différentes. Certaines unités sont exclusivement composées de volontaires qui se sont engagés avec enthousiasme après que les Japonais eussent envahi leurs villes et leurs villages. D'autres comptent dans leurs rangs des conscrits, recrutés d'après un système de mobilisation, qui impose à chaque district l'envoi sous les drapeaux d'un nombre déterminé d'hommes.

Tous les soldats de l'immense armée chinoise se nourrissent très simplement : un bol de riz, quelques céréales bouillies composent un repas succulent pour un militaire chinois.

Il en est de même en ce qui concerne l'équipement général. Naturellement, le haut commandement voudrait que chaque homme fût pourvu des armes les plus perfectionnées, et ce vœu est souvent réalisé. Mais des milliers de soldats qui combattent sur des fronts éloignés doivent s'arranger avec un strict minimum.

Une différence notoire qu'on remarque entre les armées chinoises et les forces des nations occidentales, c'est que le fantassin peut transporter sur son dos la totalité de son équipement, y compris sa nourriture et la natte sur laquelle il dort. Il peut même aller au feu, chargé de tout son nécessaire domestique, sans en être le moins du monde incommodé.

CHURCHILL A MOSCOU



nier, au moment où Moscou était gravement menacée, avait pour devise « d'arrêter Hitler ou de mourir ». Et qui l'a arrêté aux portes de la capitale puis l'a rejeté.



M. Churchill, ayant M. Molotov à sa droite et M. Harriman à sa gauche, prononce dès sa descente de l'avion sur l'aérodrome de Moscou une vibrante allocution devant le micro.



M. Churchill fait le signe du V au milieu des acclamations des troupes, à sa sortie du déjeuner qui lui fut offert dans le mess des officiers dans le désert.

Au cours de sa tournée dans le désert, le Premier s'entretient avec un soldat sud-africain... qui n'a pas eu le temps de mettre sa chemise.

CHURCHILL

par ANDRE GLARNER

Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph »

Un terrain d'atterrissage comme tant d'autres installés sur les sables fauves. Lentement le soleil se lève dans un ciel sans nuages, atmosphère d'une clarté lumineuse que l'on ne trouve qu'au désert au lever du jour.

Soudain, la vaste plaine s'anime. Dans les airs, les avions de chasse poussent leurs patrouilles de plus en plus loin ; sur les sables, de rapides voitures tracent de larges sillons et s'arrêtent au centre du terrain. D'importantes personnalités en descendent.

L'infatigable Premier Ministre d'Angleterre est attendu d'un moment à l'autre.

7 heures 15. Le faible vrombissement de quatre puissants moteurs qui, en se rapprochant, devient assourdissant se fait entendre. Haut dans le ciel, l'avion géant effectue un large cercle autour de l'aérodrome avant de venir gentiment se poser sans un heurt après une courte course, puis le voici qui, telle une souple auto, vire au ralenti et lentement se dirige jusqu'à l'endroit où un groupe de personnes attendent. Oh ! il n'est pas important, ce groupe. Jusqu'ici le secret a été bien gardé. Le Premier Ministre d'Angleterre portant l'uniforme de général de brigade d'aviation descend de la carlingue. Il ne paraît nullement fatigué de ce voyage inconfortable qui avait pourtant duré une longue nuit. Sir Miles Lampson, le ministre d'Etat Richard Casey, le maréchal de l'Air en chef Tedder, le lieutenant général Stone, commandant des troupes britanniques en Egypte, représentant le commandant en chef, furent les premiers à le recevoir. M. Churchill retrouva également sur le champ d'aviation le général Sir Alan Brooke qu'il avait quitté la veille à Londres, de même que Sir Alexander Cadogan, sous-secrétaire d'Etat permanent au Foreign Office, qui mieux que quiconque connaît tous les secrets diplomatiques de l'avant-guerre, depuis la Conférence du Désarmement de Genève jusqu'à sa suite logique : la guerre.

Ils avaient précédé de quelques minutes le Président arrivant exactement à l'horaire prévu. Les distances n'existent plus...

Jovial, bon enfant, un large sourire illuminant sa face de lutteur énergique, M. Winston Churchill avait déjà été chercher le commandant de l'avion pour le présenter aux personnalités présentes ; même cérémonial que lorsqu'un personnage important, à l'époque des chemins de fer, allait serrer la main du mécanicien de la locomotive. Il fit mieux : après avoir remercié les membres de l'équipage, il salua amicalement d'un large signe de victoire les aviateurs qui s'étaient précipités de leurs tentes pour l'acclamer.

EN PREMIERE LIGNE

Ce fut d'un bombardier que débarqua le Premier Ministre sur un aérodrome avancé du front. L'atterrissage fit sensation. Les aviateurs, hommes d'équipes, mécaniciens et autres travailleurs obscurs de la R.A.F. n'en pouvaient croire leurs yeux lorsqu'ils virent ce gentleman légèrement empâté, vêtu d'un complet gris, sur une chemise de soie surmontée d'une large cravate noire flottante et coiffé d'un casque colonial, descendre allègrement l'échelle de l'avion. Ils pensèrent tout d'abord que c'était le général Sir Maitland Wilson, car il portait un chasse-mouches — sage précaution.

C'était Churchill en chair et en os. Il ne fallait pas prononcer son nom : si le Boche l'entendait, quel prix mettrait-il pour supprimer l'ennemi n° 1, espoir des peuples avides de liberté ? !

Mais, comment pouvait-il en être autrement ? La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, se répercutant dans le désert comme le son du canon dans les hautes montagnes.

Le vieux et célèbre correspondant de guerre — il est resté tellement journaliste qu'aujourd'hui encore il affectionne la primeur, le « scoop », et il n'y a presque que lui qui en réussit dans cette guerre — semblait heureux et fier de se retrouver sur un champ de bataille. Si je ne me trompe, cela ne lui était pas arrivé depuis Ypres, l'Artois et la Somme, époque où il se promenait dans les tranchées de première ligne, coiffé d'un casque français.

Il ne portait pas de casque aujourd'hui, bien que des gens prévenants en avaient placé un dans sa voiture admirablement camouflée en jaune terne. Escorté de deux autos blindées contenant de beaux guerriers des Indes, cependant que des avions de chasse tournoyaient dans le ciel, le Président se rendait aux premières lignes de défense d'El Alamein.

Là aussi, la nouvelle s'était répandue ; et lorsqu'il commença à arpenter la route d'une longue foulée rageuse, le cigare à la bouche, bien entendu, des nuées d'Australiens, sortis on ne sait d'où, bordaient la voie, l'acclamant, cependant qu'heureux de se retrouver parmi des hommes qui se battent, il faisait de ses doigts habitués le V de la victoire. M. Churchill se dirigeait, tout en inspectant hommes et positions de défense, vers l'état-major où le « breakfast » l'attendait. Le secret avait été bien gardé ; même les commandants de bataillon n'avaient été informées que le matin qu'un haut personnage allait leur rendre visite.

Mais de qui donc s'agissait-il ? Les commentaires allaient leur train, personne ne se doutait qu'il s'agissait du Premier. Car personne ne savait alors que M. Churchill était en Orient.

Le voici au milieu des officiers du glorieux défenseur de Tobrouk, le général Sir Leslie Moreshead qui, aujourd'hui, commande le secteur nord d'El Alamein, l'aile droite appuyée à la mer. Une rapide tasse de thé, quelques toasts et de longues conversations sur les méthodes de guerre au désert, le Président qui, sous Kitchener, connut Omdurman fut rapidement au courant de tout. Ce matin-là, le front était calme, la canonnade elle-même était intermittente, la seule chose existante fut l'arrivée de quelques Stukas plongeurs mitraillant à basse altitude. Ils ne passeront pas très loin. M. Churchill voulut aller voir de plus près, mais les Stukas n'ont pas l'habitude de répéter leurs performances et il dut se contenter, à la longue-vue empruntée au général Ramsden, d'examiner les positions. La colline de Jésus — Tel el Eissa — où tant de sang coula, l'intéressa particulièrement. Un homme lui demanda de prendre sa photo. M. Churchill se prêta volontiers à l'opération. Un gros camion passe, l'homme au volant s'arrête sou-

dain et crie à son camarade : « Blimey! Blimey! » Non, mais sans blague... C'est Winston! » Le Président l'entend et lui fait un amical salut. Le « tommy » entretiendra longuement sa femme ou sa mère de ce salut dont il est si fier.

La chaleur est étouffante, quelques sauts de vent font voltiger des bouffées de sable qui vous piquent la figure comme des centaines de coups d'épingles. Les mouches n'ont aucun respect. Le Premier d'Angleterre n'est, pour elles, qu'un appât comme les autres. L'auto saute, se cabre et s'enlise presque dans les sables. La bonne humeur de M. Churchill ne s'en ressent nullement. Pour chacun il a un mot aimable. Partout les hommes sortent des wadis, des trous d'obus, on ne sait d'où pour l'acclamer. Un soldat n'a pas eu le temps d'enfiler sa chemise. Il a le torse nu.

— Vous êtes bien tanné par le soleil! lui crie le Président.

LE TIGRE ET CHURCHILL

Cependant que j'écris ces lignes, je ne peux m'empêcher de songer à Clémenceau. Je revois encore, comme si c'était hier, le Père-la-Victoire au milieu des poilus. Comme ces deux hommes se ressemblent ! Même dynamisme, même idéal : un seul : battre le Boche. Tous deux ont la même façon d'agir, de parler aux soldats qu'ils aiment. Ils savent leur dire le mot qu'il faut, ce simple mot « qui remet du cœur au ventre » à l'homme exténué, à bout de force, que le cafard ronge sourdement.

Tous deux avaient, de longue date, prévu la guerre que les pacifistes béats et peureux avaient voulu ignorer. Tous deux savent, le moment venu, prendre leur responsabilité. Ils n'hésitent pas, ils agissent. Clémenceau limogea de nombreux généraux — et je ne compte pas les préfets — dont le grand Mangin et de Maud'huy et repris Foch qui avait été privé de son commandement. Il en fit le généralissime.

Churchill enquête et tranche chirurgicalement. Le commandant en chef est limogé comme l'avait été Nivelle. Il met à la tête des armées du Moyen-Orient le général Alexander et à celles de la VIIIe armée le général Montgomery, deux jeunes qui étaient brigadiers à Dunkerque. Comme Clémenceau, il aime et lit Corneille et sait que « la valeur n'attend pas le nombre des années ». Il fait la guerre — rien que la guerre.

Ils ont les mêmes mots cinglants, les reparties les plus désarçonnantes.

Clémenceau, dans un salon, entendit une grande artiste, entourée d'une cour admiratrice, déclarer que lorsqu'elle deviendrait trop vieille pour plaire aux hommes elle se tirerait une balle dans la tête.

Le Tigre, de l'autre bout du salon, de s'écrier : « Feu ! »

Churchill, dans un club londonien, entendit von Ribbentrop déclarer que, pour tout Allemand, Hitler était un Dieu. Dieu lui-même. « C'est bien, lui dit le P.M., retournez à Berlin. Faites crucifier Hitler. S'il ressuscite, je vous croirai. »

La visite de Churchill au désert, les décisions radicales qu'il a prises sur place seront le coup de fouet qui provoque toutes les énergies et donne la victoire. Hier, c'était le Tigre qui disait : « Je fais la guerre ». Aujourd'hui, c'est Churchill qui la fait. Il n'est pas encore le Père-la-Victoire ; croyez-moi : il le sera.

Les hommes, sans s'en douter, ont fait le même rapprochement, leur joie était sincère, ils étaient aussi enthousiastes, ceux du désert égyptien que ceux de Champagne et des Vosges lorsqu'ils acclamaient leur chef.

* * *

On sent que c'est à regret que le Président quitte les lignes avancées pour aller à l'état-major de l'armée. Le ciel s'est maintenant animé, plusieurs combats ont lieu : Messerschmidt 109 et Spitfire s'affrontent ; non loin, le canon gronde sourdement. La conversation du Président avec les officiers supérieurs se porte sur les canons anti-chars.

— J'en ferai activer la production pour vous, dit simplement M. Churchill.

Le voici qu'il traverse à nouveau les lignes australiennes pour arriver chez les Sud-Africains. Eux non plus ne savaient pas quel serait leur hôte du jour. Ils restent bouche bée cependant que le signe de la victoire se répète.

Un léger casse-croûte à l'état-major de l'armée : œufs au lard, cependant qu'à huit cents mètres les plongeurs ennemis mitraillent la crête en rasant son



Sir Arthur Tedder, commandant des forces aériennes britanniques dans le Moyen-Orient, souhaite la bienvenue à M. Churchill, qui a pris la précaution d'emporter avec lui un chasse-mouches pour le protéger contre les insectes dévastateurs.

sommet. Le Président arrive chez le général Gott, commandant du 13e corps, qui sera, hélas ! victime d'un accident fatal d'avion. La caravane repart.

CHEZ LES AVIATEURS

Après El Alamein, la colline de Jésus, l'inaccueillant bled, le voici à bord d'un rapide avion au-dessus des flots bleus de la Méditerranée piquant vers l'Est. Combien il eût préféré voguer vers l'Ouest, survoler Tobrouk, Derna, Benghazi ! Hélas ! on ne lui permit pas. Sa vie est trop précieuse. Peu après, le voici qui atterrit avec son impressionnante escorte de chasseurs à l'état-major avancé de l'armée de l'air. Les grands chefs des groupes de chasse sont là qui l'attendent. Parmi eux on reconnaît les « as » : le colonel Guy Carter et le lieutenant-colonel T. B. de la Poer Beresford. Le mess est similaire à tous les autres : deux grandes tentes jumelées au milieu de camions, d'autres tentes individuelles, des bivouacs des mouches, des ouragans de sable. Le lunch est servi. Il est peut-être un peu plus soigné en

parmi nous



Curieuse perspective que ces ombres projetées dans le sable et qui sont celles d'officiers attendant l'arrivée de M. Churchill dans le désert.

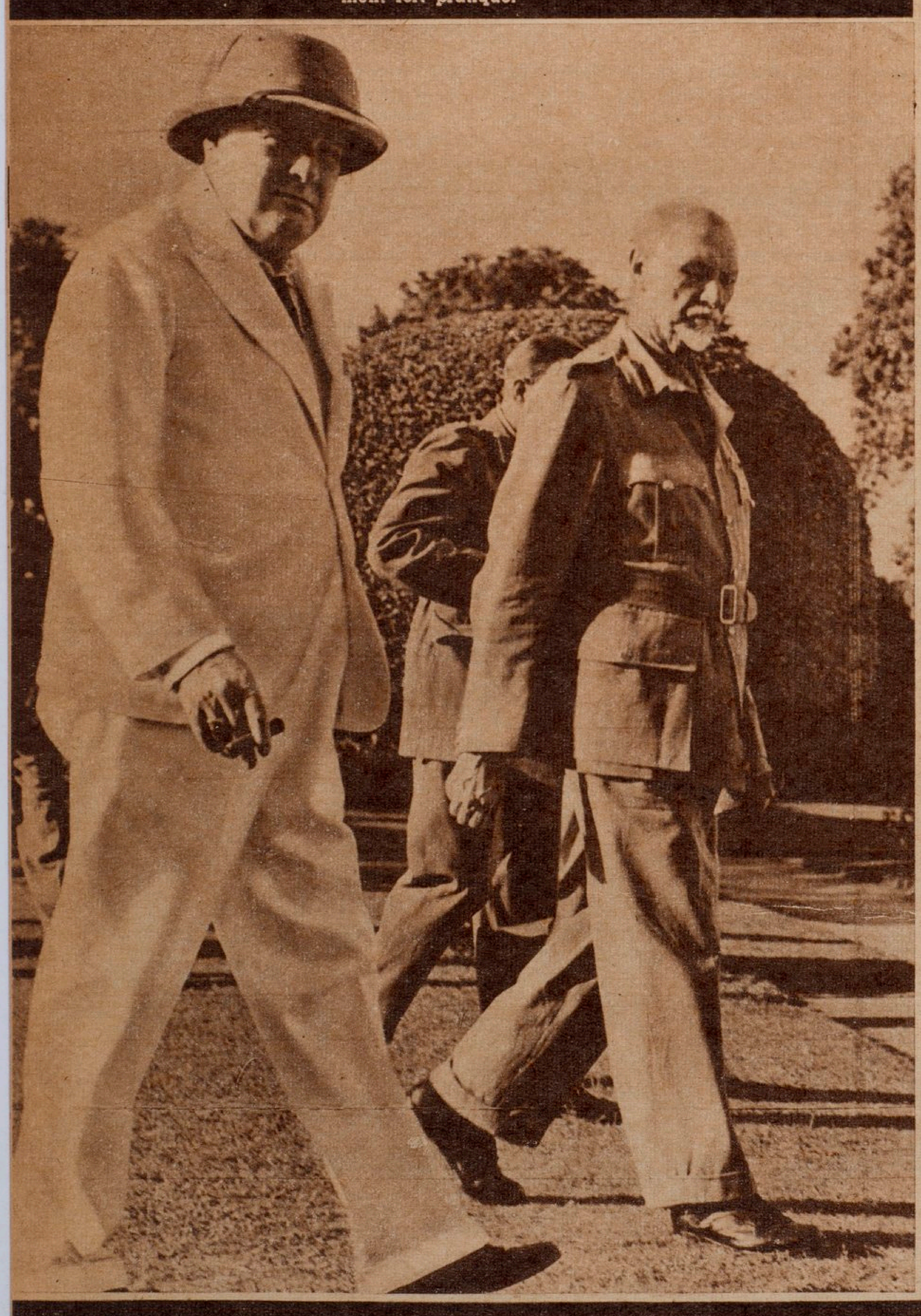


Quelques soldats qui ne purent prendre part au déjeuner offert à M. Churchill au mess des officiers dans le désert et au cours duquel le Premier prononça un discours, l'écoutent en dehors de la tente.

CHURCHILL PARMI NOUS
(SUITE)



...ne expression énergique de M. Winston Churchill que l'on voit ici, dans les jardins de l'am-...assade britannique, revêtu de sa légendaire salopette, uniforme qu'il affectionne particulière-...ment. Ainsi, tant dans ses entrevues avec le président Roosevelt que, dernièrement, au ...urs de sa visite au Kremlin, le Premier britannique adopta ce vêtement, d'un usage réellement fort pratique.



M. Churchill en compagnie du maréchal Smuts dans les jardins de l'ambassade britannique.

l'honneur de « M. Churchill ». Oh ! si le cuisinier s'était douté que le Premier Ministre serait son hôte, il se serait plus distingué encore, bien que, d'après l'expérience que j'ai des mess, la nourriture à la R.A.F. soit excellente et arrive presque à la hauteur de celle servie à la Royal Navy.

Le voici au milieu des hommes qui ont organisé et commandé cette formidable offensive des armées de l'air alliées, de ces hommes qui se battent chaque jour, plusieurs fois par jour, en collaboration parfaite avec l'armée de terre. Ce sont ceux qui se sont battus comme des lions alors qu'ils n'avaient pas la supériorité de l'air et, lorsqu'ils l'eurent, redoublèrent de cran et d'audace.

Le Premier était parmi les aviateurs dont il qualifia les exploits après la bataille d'Angleterre par cette phrase qui deviendra classique : « So many owe so much to so few. »

« Jamais dans l'histoire des conflits humains autant de personnes doivent une telle gratitude à si peu d'hommes. »

Pour les qualifier ainsi, il fallut que M. Churchill les connût bien. Il les connaît, il connaît même leurs exploits. A chacun il pose des questions techniques, relate des faits, demande des explications. Il les félicite aussi. Ce furent les pilotes qui furent étonnés de sa connaissance des conditions de combat dans le désert. Peut-être s'était-il documenté en lisant le remarquable livre de George Houghton : « Ils se battirent dans les sables »... Peut-être aussi voulait-il leur prouver qu'il était digne de son grade de Air Commodore — général de brigade — de l'armée de l'air... Qu'importe où il se documentait, M. Churchill est parfaitement au courant des choses de l'aviation comme il l'est de celles de l'armée et de la marine.

Et un des officiers ayant assisté au déjeuner résuma la conversation pendant le repas en déclarant : « Il nous interrogea non seulement avec intérêt, mais avec une connaissance parfaite de notre travail, et de ce que nous avions déjà accompli. »

Le déjeuner terminé, il repartit simplement et la patrouille de chasseurs qui le protégeait était capable de mettre en fuite une force de Junkers et de Messerschmidts dix fois supérieure si l'Allemand avait osé attraper l'avion présidentiel.

Entre temps, au Caire, M. Churchill ne chômait pas : il discutait, il enquêtait. Il fut reçu par S.M. le Roi Farouk, aceueillit le président Nahas pacha, discuta avec le maréchal Smuts, avec le général de Gaulle, avec Sir Archibald Wavell, dut, par moment, écouter son médecin qui l'accompagnait, félicita le général Freyberg, maintenant rétabli, de l'admirable tenue des troupes néo-zélandaises. Il rencontra également Sir Iskandar Hayat Khan, Premier Ministre de Punjab, M. Averell Harriman, représentant personnel du président Roosevelt, le général Maxwell et le général Catroux.



Une expression du Premier britannique en train de contempler les fleurs dans les jardins de l'ambassade britannique.

Il fallait, néanmoins, ignorer sa présence au Caire. C'était pourtant le secret de polichinelle. Winston Churchill est un homme qui ne passe inaperçu nulle part et je me souviendrai longtemps de cette scène digne du vaudeville. Une femme que j'aime beaucoup arrive en trombe à la terrasse du café que fréquentent les correspondants de guerre. « Savez-vous qui je viens de voir ? s'écria-t-elle toute heureuse du succès qu'elle escomptait : Churchill. Il rentrait à l'ambassade en voiture, un gros cigare à la bouche ! » Je dus lui affirmer que c'était une erreur et que si le Premier Ministre était là nous le saurions. « Mais je le connais, dit-elle, et je l'ai fort bien reconnu ! » J'essayais de la calmer, mais en vain. Depuis, je n'ai plus été invité à sa table si accueillante. Maintenant que les langues peuvent se délier, peut-être vais-je recevoir une nouvelle invitation.

INFATIGABLE...

Avant son départ pour Moscou, le Président se rendit dans la zone du Canal accompagné d'un nombreux état-major, rendre visite et passer en revue les troupes qui viennent d'arriver d'Angleterre.

Non seulement il assista à leur entraînement, examina leur équipement et leur armement, reconnut de nombreux officiers qu'il avait connus en Angleterre, mais il eut encore le temps de prononcer une vibrante allocution aux troupes qui vont prendre la relève.

Partout il fuma son cigare.

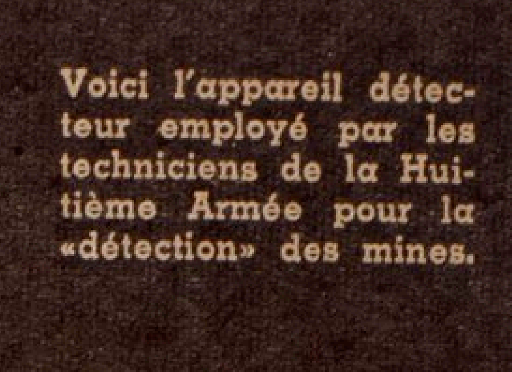
Partout il fut acclamé.

Le Premier Ministre est infatigable et indomptable.

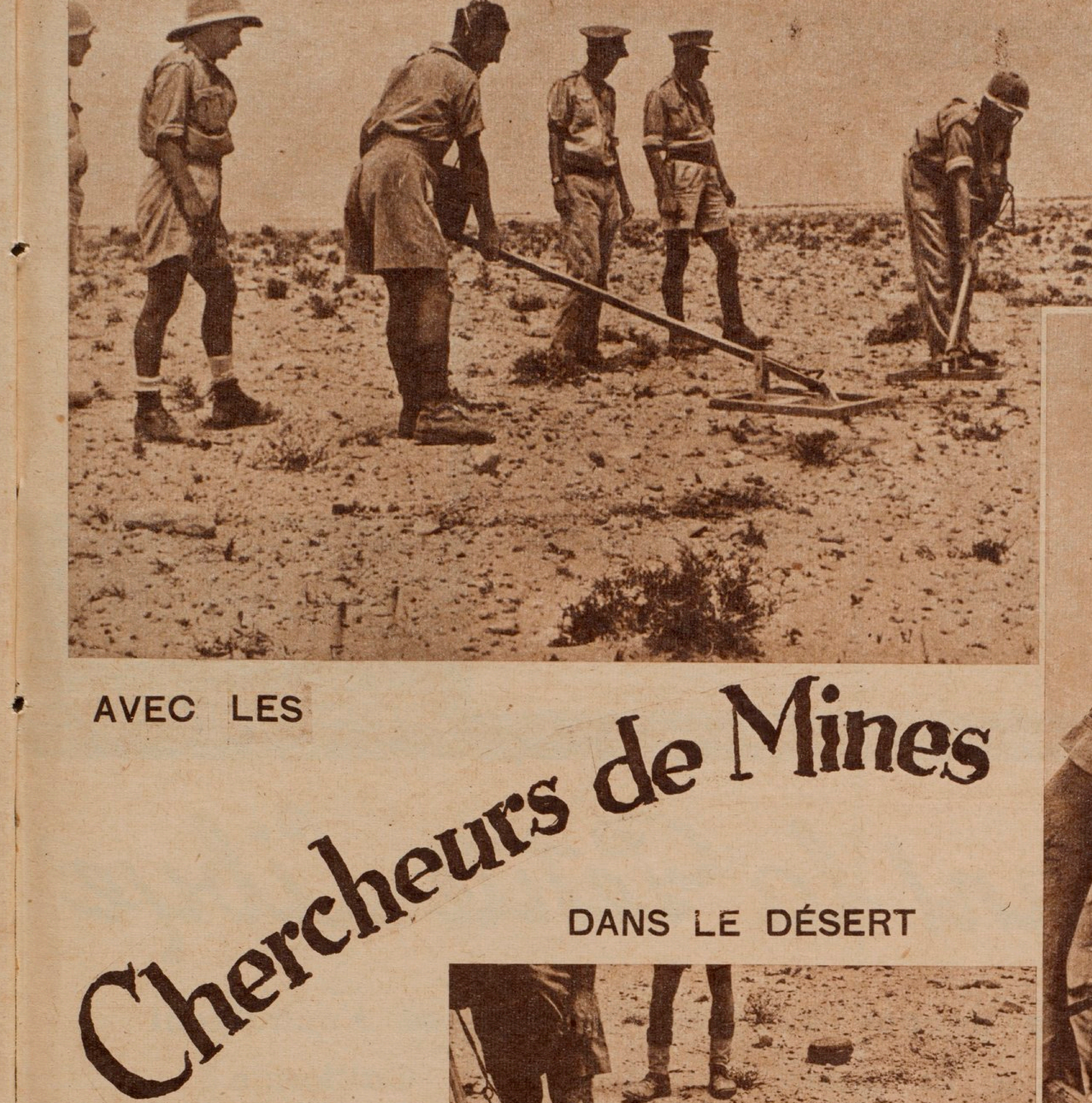
ANDRE GLARNER



Autour de l'illustre voyageur, Sir Miles Lampson, ambassadeur britannique, M. R. Casey et les membres du conseil de guerre du Moyen-Orient.



Voici l'appareil détecteur employé par les techniciens de la Huitième Armée pour la «détection» des mines.



L'appareil détecteur est lié à cette boîte que le sapeur porte suspendue à ses côtés et aux écouteurs. Un bruit sourd tintera à l'oreille du technicien à l'approche d'une mine.

AVEC LES Chercheurs de Mines DANS LE DÉSERT

Ce n'est pas une mince besogne que de chercher les mines posées à travers le désert par les mains ennemies et de les transporter en lieu sûr. Un groupe de techniciens est chargé de cette tâche et, avec des appareils détecteurs d'une extrême précision, trouve les emplacements contenant les engins homicides. Ramassés avec soin, ceux-ci sont aussitôt mis hors d'état de nuire et troupes et chars lourds pourront désormais circuler en toute quiétude à travers ces zones désertiques.



Une mine en train d'être déterrée.



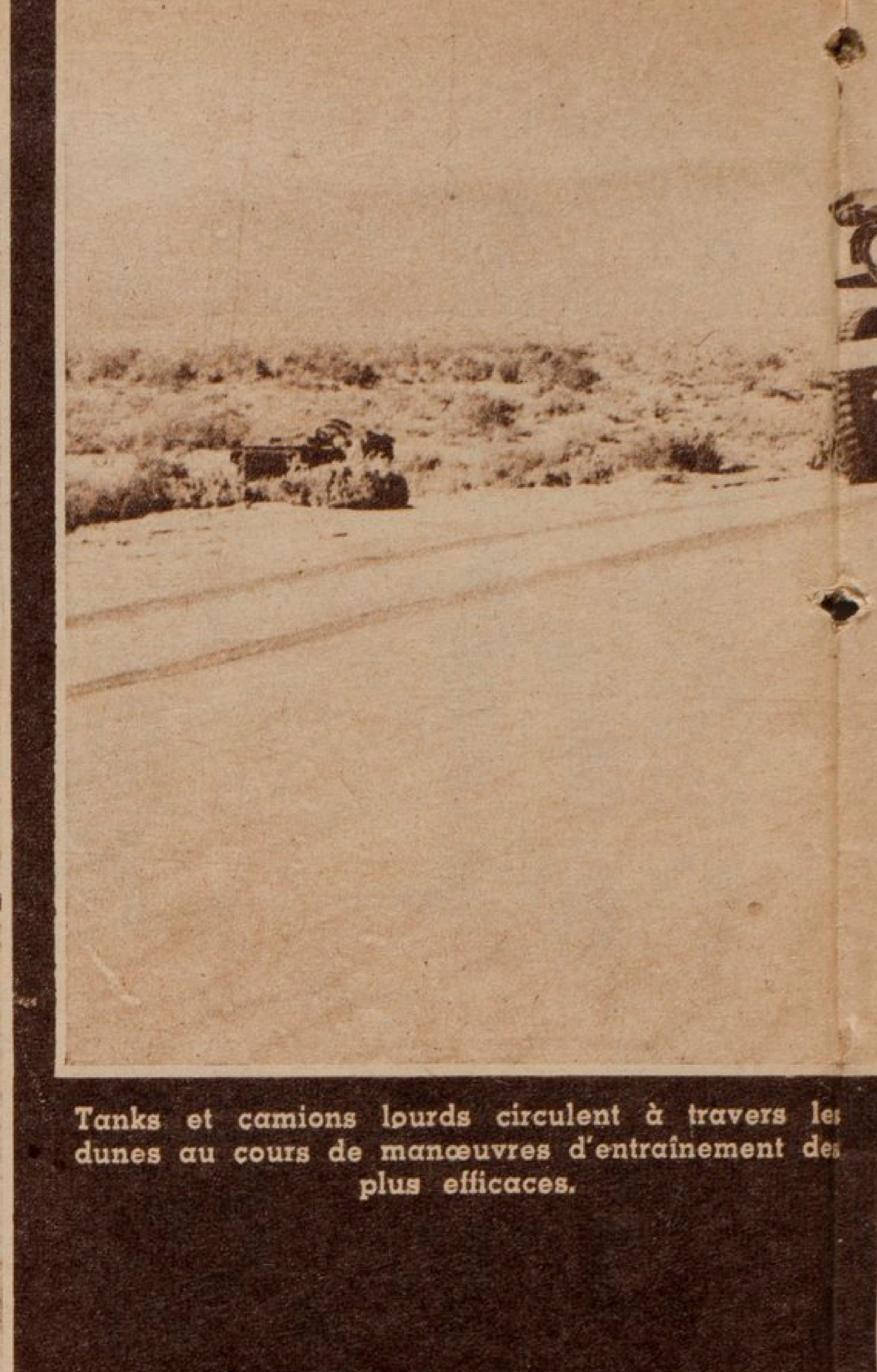


Une fois déterrées, les mines sont transportées en lieu sûr.

La zone a été abondamment minée. Il faut toute une équipe de soldats spécialisés pour découvrir un à un les engins meurtriers.



Des exercices de patrouilles sont effectués par des hommes que l'on entraîne à la bataille du désert.



Tanks et camions lourds circulent à travers les dunes au cours de manœuvres d'entraînement des plus efficaces.

Des trous sont faits dans le sable avec des ustensiles de fortune dont chaque militaire doit apprendre à se servir pour creuser la terre.

La patrouille avance vers les positions ennemies. Un soldat occupe le trou creusé par le camarade qui est déjà sur les premières lignes de combat.

Dans la « Petite Libye »

Les troupes blindées américaines s'entraînent à la guerre du désert en Californie

Dans une immense étendue du désert de la Californie du Sud, les tanks de l'armée des Etats-Unis sont en manœuvres. Toutes les conditions climatériques, stratégiques et tactiques qui régissent la guerre dans le Moyen-Orient sont reproduites dans ces régions sauvages de l'Amérique du Nord.

L'entraînement de ces effectifs en vue des opérations du désert est destiné à avoir une répercussion considérable sur la conduite future du présent conflit. La guerre du désert est tellement différente, que seule l'expérience peut permettre à des hommes d'en percer le mystère.

Gladwin Hill, correspondant du « Wide World Associated Press », a assisté aux manœuvres américaines du désert de Californie, et il en a fait un compte rendu très intéressant, que nous tirons du « Christian Science Monitor ».

« Little Libya », la petite Libye, ainsi a été baptisée l'immense étendue choisie par le haut commandement américain comme champ de manœuvres. Cette région ressemble étrangement aux secteurs désertiques d'Afrique du Nord, d'Iran et d'Irak, où la guerre a passé.

Le premier corps blindé de l'armée des Etats-Unis a établi, dans le désert californien, un camp qui couvre plusieurs milles carrés. Tous les jours, des forces considérables de chars blindés, de batteries anti-tanks et de véhicules motorisés répètent inlassablement toute la série des opérations militaires qu'elles auront dans un avenir prochain à développer sur de véritables champs de bataille.

C'est dans cette région que, pour la première fois, des manœuvres ont pour objet des rencontres entre tanks.

Les éléments cuirassés avaient, jusqu'à maintenant, participé à tous les exercices de l'armée, mais les opérations envisagées mettaient en ligne des tanks contre l'infanterie, des tanks contre l'artillerie, jamais des tanks contre des tanks. De plus, toutes les manœuvres s'étaient déroulées dans des régions cultivées, dans les campagnes.

LE DÉSERT CALIFORNIEN

Aucune trace de civilisation dans ce désert qui borde la Californie. La désolation règne sur tout le paysage : des montagnes aux flancs complètement dépourvus de toute végétation, des buissons de sauge sauvage qui mouchettent la plaine jaune de taches plus sombres. C'est le désert, avec sa terre aride, cuite aux rayons d'un soleil ardent qu'elle reflète jusqu'à un ciel de plomb.

La partie de territoire que les autorités militaires ont réquisitionnée en vue de manœuvres couvre un quadrilatère ayant 80 milles de large sur 180 de long. L'unité qui manœuvre dans ce champ enclos par l'infini est la première brigade cuirassée, récemment reconstituée à l'aide d'éléments spécialisés dans toutes les branches, en provenance de tous les coins du pays : Texas, Californie, Fort Benning, Pittsburg, Nouvelle-Orléans. Dans la petite Libye on entend tous les accents : celui de l'acteur de Hollywood aussi bien que celui du fermier des Etats du Sud.

Le mot « désert » évoque toujours l'image d'une grande plaine jaunâtre, parsemée çà et là de quelques arbustes de cactus sauvage. Le désert de Californie est un peu plus bigarré.

Les opérations militaires sont difficiles dans ces régions ingrates. Des hommes essoufflés font rouler de lourds véhicules à travers les sables profonds, sur des distances de 100, 200, 300 kilomètres, allant à la rencontre d'un ennemi hypothétique, stationnant dans le désert pendant plusieurs jours, vivant sur des provisions rationnées, employant l'essence de réserve, effectuant sur place les réparations des véhicules. Après l'exercice, les détachements rentrent au camp, où les chefs donnent un compte rendu de la manœuvre. Les erreurs sont disséquées, analysées et signalées aux hommes. Le jour suivant, on recommence le même exercice. Mais dans « Little Libya » il n'existe pas un seul soldat qui ne soit heureux d'acquérir de l'expérience.

UNE TACTIQUE SPÉCIALE

Lorsqu'on lit les reportages des correspondants de guerre qui décrivent une bataille de tanks, on pense malgré soi à des rencontres entre des colonnes de monstres blindés qui s'avancent à la rencontre les uns des autres en maintenant des formations symétriques. La réalité est pourtant toute autre.

Une empoignade de véhicules cuirassés dans le désert ressemble à une sarabande de puces savantes, effectuée au ralenti sur un court de tennis.

En premier lieu, les équipages de tanks ont appris par expérience que le fait d'avancer en ligne droite les met à la merci du tir ennemi. Une colonne procédant directement vers les positions ennemies est condamnée à une extermination rapide.

Les avions de la partie adverse auraient beau jeu, car il leur suffirait d'exécuter leurs plongeons toujours dans la même direction. Deux bombes placées à point suffiraient alors pour mettre une colonne entière hors de combat.

La règle adoptée actuellement est la suivante : en aucun cas, deux véhicules ne doivent se trouver sur une même ligne. Tous les tanks doivent opérer à une distance déterminée les uns des autres. La spécification de cette distance est un secret militaire, car elle pourrait fournir de précieux renseignements à l'aviation ennemie.

Grâce à cette tactique, une force moyenne de tanks peut se déployer de façon à couvrir un secteur de quinze à trente kilomètres, sans constituer une cible facile pour le tir



La journée est terminée. Les soldats, en file indienne, reçoivent leur ration pour le repas du soir.





de l'ennemi. La formation doit être décidée à l'avance, car, dans le désert, les généraux ne disposent pas de hauteurs d'où ils peuvent avoir une vue d'ensemble du champ de bataille.

Assis sur les sièges durs d'une « Jeep » qui file en zigzaguant à travers le désert, nous nous trouvons soudain au beau milieu de la mêlée.

MANŒUVRES

D'habitude, les montagnes et la terre aride sont écrasées par un silence majestueux qui règne jour et nuit dans cette région. Et tout à coup, je m'aperçois que le désert a repris son aspect habituel. L'officier qui m'accompagne me donne des explications. Là, derrière ces buissons de sauge, des concentrations de tanks attendent le moment d'entrer en action. Les tourelles pointent les gueules menaçantes des pièces. Sous la cuirasse, des hommes entraînés attendent le signal pour mettre en marche les chenilles qui mordront âprement la terre dure. Lorsque ces colonnes s'ébranleront, il sera impossible de mettre un terme à leur marche inexorable.

A plusieurs milles de distance, dans une voiture d'état-major savamment dissimulée, le colonel Spaulding, commandant du second groupe de tanks, donne des ordres. Il tient un microphone qu'il approche de son visage couvert de poussière. Il parle : il donne l'ordre d'aller de l'avant.

Les couvercles des tourelles se ferment avec un bruit sec, les moteurs rugissent, les chenilles tournent de plus en plus vite.

Le spectacle que nous contemplons alors est surprenant : un immense nuage de poussière qui barre l'horizon : on dirait une tempête de sable, ou bien les spirales tourbillonnantes de fumée qui s'élèvent d'un feu de forêt. Toute la colonne est partie à l'assaut et s'avance dans cet écran protecteur : tanks, artillerie anti-tank mobile, véhicules motorisés et les petites « Jeep ».

Une heure plus tard, comme la colonne s'approche de ses objectifs, elle se morcèle. Le grand nuage de sable se divise en une série de petites nuées.

A quelques kilomètres en avant, le détachement de reconnaissance — un petit groupe de tanks et de véhicules — bat le secteur, masquant les mouvements du gros des forces.

Les effectifs principaux avancent en formation d'un V dont les branches sont dirigées en avant, de façon à permettre un déploiement immédiat dans n'importe quelle direction.

Loin derrière roulent les ravitaillements : camions-citernes pleins d'essence, véhicules chargés de vivres, d'eau, de munitions, ambulances, ateliers de réparation montés sur roues. Lorsque les unités combattantes s'arrêteront, épuisées, les services auxiliaires seront là pour leur permettre de reprendre la bataille avec une vigueur accrue.

GILLES BREYNAT : UNE FIGURE QUE JE N'OUBLIERAI JAMAIS

par ANDRE MAUROIS

En 1920, mon ami le capitaine Gilles Breynat reçut l'ordre de se rendre au Maroc. Fils d'un général en retraite, c'était un jeune officier cultivé et audacieux en même temps qu'un cavalier de classe. Cette nouvelle désignation l'avait ravi.

— J'ai eu du service en Afrique durant la guerre, me dit-il alors, et j'y ai appris l'arabe et le berbère. Maintenant, je veux vivre au milieu des indigènes et me faire aimer d'eux. Je demande un poste dans un secteur encore insoumis, et j'essaierai de m'y rendre utile.

Quelques mois plus tard, il m'apprenait qu'il avait obtenu ce qu'il désirait et qu'il avait le commandement d'un petit fort dans les montagnes de l'Atlas.

— Je suis le seul Français ici, m'écrivait-il. Tous mes hommes sont des Marocains. Ils me sont dévoués. Mon supérieur, le colonel Plantier, un colonial de la vieille école, me donne plus de souci qu'eux. Son quartier général est loin à l'arrière, à trois jours de cheval, mais il exerce une étroite surveillance sur mes activités. Quand je suis arrivé, il m'ordonna de ne pas quitter le fort. « Si vous en sortez, vous êtes un homme perdu. Les guerriers locaux sont d'excellents tireurs. Votre mort serait le signal de la révolte pour toute la région et nous aurions une année de troubles. Aussi, restez absolument tranquille. »

« Evidemment, je n'obéis pas strictement à ses ordres. Chaque matin, je sortais faire sur mon cheval, César, un galop de reconnaissance. Les Berbères, qui s'y connaissent en chevaux, hochaient la tête d'admiration quand ils voyaient ma bête passer.

« Mes hommes avaient dit aux guerriers locaux que j'étais le fils d'un chef, et que j'avais de la chance et du succès en tout. Déjà j'avais reçu des émissaires qui ne montraient presque aucune hostilité. Un jour j'espère vous annoncer que j'ai obtenu la soumission de tout le territoire sans la perte d'un seul homme. »

L'année suivante, à Noël, Breynat vint à Paris en permission. Il était enthousiaste et plein d'histoires.

— Je dois vous confier un secret, dit-il. De grâce, ne le répétez pas. Il y a quelque temps, les guerriers qui se trouvaient aux environs de mon fort me firent savoir qu'ils se soumettraient volontiers à la loi française s'ils ne craignaient pas Sidi-Ma, un puissant chef de la tribu Ahansali, qui commande des milliers d'hommes. Je me rendis immédiatement compte qu'il fallait d'abord gagner Sidi-Ma. Un jour, je demandais à mon interprète, Ben-Sliman : « Pensez-vous que je pourrais parler avec Sidi-Ma ? »

« Ben-Sliman me répondit épouvanté : « Sidi-Ma n'a jamais accepté de rencontrer un Français ».

« De longues négociations suivirent. Manifestement, Sidi-Ma se méfiait. Pourrais-je venir sans escorte et désarmé ? « Oui, fis-je savoir à Ben-Sliman. Je viendrai seul, guidé par vous. »

« Probablement, Ben-Sliman parla beaucoup trop, car un jour, sans avertissement, le colonel Plantier arriva. C'est un petit homme trapu, aux cheveux courts en brosse et à l'air méfiant, ayant beaucoup plus l'apparence d'un bureaucrate que d'un soldat.

« — Ne vous avais-je pas défendu de quitter votre fort ? demanda-t-il.

« — C'est exact, mon Colonel, mais j'ai trouvé les indigènes bien disposés, et j'aime les parties de cheval.

« — Je vous défends ces folies ! dit-il furieusement. Et si vous n'obéissez pas, je devrais vous traduire en cour martiale !

« Je décidais d'obéir, mais le jour suivant, Ben-Sliman me dit que Sidi-Ma avait accepté de me voir, et la tentation était trop grande. Je fis revêtir César des plus somptueux harnachements, je jetai un magnifique burnous rouge sur mes épaules et partis. Durant notre longue chevauchée à travers des gorges qu'ornait un décor de palmiers, nous fûmes parfois arrêtés par un guerrier, fusil à la main ; mon guide lui criait le mot de passe et l'homme s'inclinait respectueusement. Finalement, à distance, je vis un groupe de cavaliers drapés de burnous blancs.

« — Vous devez descendre ici, me dit Ben-Sliman.

« Je mis pied à terre. Mon cœur battait violemment. Un homme se détacha du groupe des cavaliers et marcha dans ma direction. C'était Sidi-Ma. Il avait le visage d'un ascète, une courte barbe noire et un superbe regard, franc et dur. Je l'aimai d'emblée. Nous échangeâmes des salutations et des présents, puis des serviteurs nous apportèrent des coussins et nous servirent un thé à la menthe.

« — Je suis venu, fit-il, parce que j'ai appris que vous étiez le fils d'un grand chef et que vous n'avez jamais menti. Que désirez-vous ?

« — Je désire, dis-je, que Sidi-Ma, qui est un brave guerrier et un grand saint, devienne un ami de la France comme le sultan du Maroc et les chefs du Sud.

« J'expliquais que les Français respecteraient les coutumes, les possessions et les chefs des indigènes, et qu'ils ne demandaient en échange que le maintien de l'ordre et la sécurité pour leurs voyageurs. Je parlais aussi du respect du maréchal Lyautey pour le sultan et la religion mahométane.

« — Que pouvez-vous espérer pour votre peuple, demandai-je, en le gardant en état de rébellion ? Un jour, une armée viendra dans votre territoire, avec des canons qui tireront de si loin que vous ne pourrez pas les atteindre avec vos fusils, et vous serez vaincus ou repoussés. Mais si vous vous soumettez maintenant, vous serez traités comme des amis. Je vous donne ma parole d'honneur que vous serez maintenus à la tête de votre tribu.

« Nous causâmes longuement, en employant toutes les formules exquises de la politesse orientale. Il ne me promit rien du tout, mais devint très amical et me demanda de venir le voir de nouveau. Quand l'entrevue prit fin, il m'accompagna jusqu'à ma monture.

« Nous eûmes par la suite six autres entrevues, et avant que je ne parte en permission, Sidi-Ma me promit que lui et sa tribu feraient leur soumission dans six mois, le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille. Il avait besoin de ce délai pour convaincre les autres membres du conseil de la tribu. Mais j'ai le serment de Sidi-Ma, et c'est un homme en qui j'ai une confiance absolue. »

Ici, j'interrompis Gilles :

— Et que dira le colonel Plantier quand il le saura ?

— Il ne sait encore rien. S'il était au courant, tout serait compromis. Il a toujours refusé de faire confiance à Sidi-Ma et il organiserait une expédition contre lui. C'est pourquoi je vous demande de garder le secret.

Gilles retourna au Maroc, et pendant plusieurs mois je n'eus plus de nouvelles de lui. Puis, un jour, en juin, je reçus une carte postale. Elle disait : « Blessé mais suis hors de danger ».

Très alarmé, j'allais voir son père, le vieux général Breynat.

— Oui, dit-il, Gilles a été grièvement blessé. Et il a passé de bien mauvais moments.

Puis, il me raconta que le colonel Plantier avait eu vent des négociations entre Gilles et Sidi-Ma et, pour le punir, l'avait envoyé dans un secteur de combat. Le jeune capitaine fut blessé, et pendant plusieurs jours il fut entre la vie et la mort.

Un autre mois passa. Vers la fin de juillet, j'ouvris mon journal et je lus non sans surprise le titre suivant : « SOUMISSION DE LA TRIBU D'AHANSALI AU MAROC. UN IMMENSE TERRITOIRE CONQUIS SANS COMBAT. INFLUENCE D'UN CAPITAINE ». La dépêche parlait d'une magnifique histoire. Le 14 juillet, un émissaire de Sidi-Ma s'était présenté au général Français de la zone et avait offert la soumission des Ahansali. Mais il insistait sur une condition : Sidi-Ma traiterait seulement avec le jeune commandant qui avait promis de respecter son honneur et la dignité de sa condition. L'affaire était si importante que le maréchal Lyautey en fut informé. « Hier, conclut l'article, Sidi-Ma arrivait à l'hôpital militaire et, sous la fenêtre de la chambre où le capitaine Breynat passe sa convalescence, il accomplit les rites symboliques qui complètent la pacification de sa région. Le maréchal Lyautey décerna la Croix de la Légion d'Honneur au capitaine Breynat. Il annonça en outre que les promesses du capitaine seraient scrupuleusement respectées et que Sidi-Ma continuerait à gouverner son territoire. »

Ainsi deux hommes, fort séparés par la naissance, les croyances et les intérêts, se rencontrèrent dans des circonstances qui semblaient destinées à en faire des ennemis. Mais parce que tous deux avaient un sens élevé de l'honneur et un profond respect pour la parole donnée, ils arrivèrent à un accord. Et grâce à leur fidélité, ils furent capables d'imposer leur arrangement l'un à sa tribu, l'autre à sa nation.

Il me semble que c'est un bel exemple de ce qui peut être accompli par l'honnêteté et l'intégrité morale, même dans notre monde confus. Nous vivons en un temps où la tentative est faite, trop souvent avec succès, de diviser les classes, les races et les religions.

« Mais il n'y a ni Orient, ni Occident,
Ni frontière, ni race, ni naissance,
Quand deux hommes forts se trouvent face à face,
Qui viendraient des confins de la terre... »

(D'après « World Digest »)

En marge de la Conférence de Moscou

CEUX QUI SE REUNIRENT...



AU KREMLIN, M. CHURCHILL EN COMPAGNIE DE STALINE ET DE M. HARRIMAN, ENVOYE SPECIAL DU PRESIDENT ROOSEVELT ET DE M. MOLOTOV.

CHURCHILL

Right Honourable Winston Leonard Spencer Churchill, fils de Lord Randolph Churchill, deuxième fils du septième duc de Marlborough. Comme ascendance, le Premier Ministre britannique a donc de qui tenir la noblesse de son caractère, la solidité de sa constitution, sa volonté de fer, sa combattivité agressive, sa lucidité d'esprit, l'extraordinaire jeunesse dont se pare ce lutteur de 68 ans. Car la vie de Winston Churchill fut une bataille ininterrompue, livrée pour l'Angleterre et la Démocratie, contre ses adversaires politiques de l'intérieur et les ennemis de son pays à l'extérieur. Il a servi dans les campagnes coloniales. Il a pris part à la guerre des Boers. Il a tenu en haleine, par ses discours enflammés, les représentants de la nation aux Communes. Il fut plusieurs fois ministre et s'est distingué surtout, en 1914 comme au début de cette guerre, à l'Amirauté. C'est l'homme qui ne doute pas de la victoire et qui la voit venir, qui la veut, qui l'appelle et qui lui prépare le chemin.

HARRIMAN

Le président Roosevelt ne pouvait faire un meilleur choix, pour se faire représenter à la Conférence de Moscou. M. Harriman est l'homme qui préside à l'application du « Lease and Lend Bill », qui fut, comme on l'a décrit, le premier pas de l'Amérique dans la voie de la guerre. M. Harriman sut appliquer cette loi, avant et après l'entrée en guerre de son pays, avec une habileté remarquable. Depuis quelque temps, il est ministre plénipotentiaire et représentant personnel du président des Etats-Unis en Grande-Bretagne. Avec le capitaine Lyttelton, ministre de la Production dans le cabinet anglais, il forme la commission ou le conseil qui réglemente, régit et distribue les matières premières et la production industrielle des Alliés. M. Harriman est âgé de cinquante ans et compte parmi les millionnaires des Etats-Unis. C'est un sportif et un passionné de l'aviation. Il accomplit généralement tous ses voyages en avion. M. Averell Harriman est un ami personnel de M. Roosevelt.

STALINE

Son nom en entier est Joseph Vissarionovitch Djougachvili, et Staline est un surnom qui signifie « acier ». Il est né dans un village près de Tiflis, dans le Caucase, de parents géorgiens, en 1879. Elevé dans un collège clérical, Staline devait devenir pope. Sa destinée fut toute autre. Il quitta tout jeune la soutane qui le gênait, se jeta dans le mouvement révolutionnaire caucasien, puis dans le parti communiste, fut arrêté, emprisonné, déporté et, lors du triomphe du bolchevisme, se trouva naturellement aux côtés de Lénine à qui il succéda en 1923. Staline est le secrétaire général du parti communiste et le Président du Conseil des Commissaires du Peuple de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes. Il s'est avéré être l'un des politiciens les plus avisés, les plus perspicaces et les plus prévoyants de l'Europe. Il ne signa l'accord du 23 août 1939 avec l'Allemagne que pour mieux se préparer à l'agression inévitable de Hitler contre la Russie. Le temps lui a donné pleinement raison.

MOLOTOV

Le camarade Mikhaïlovitch Molotov (le nom de Molotov est également un surnom et veut dire « marteau ») est le vice-président du Conseil des Commissaires du Peuple, au même titre que le maréchal Vorochilov, et ministre des Affaires Etrangères de l'U.R.S.S. C'est lui qui négocia l'accord avec l'Allemagne, à la veille de la guerre, pour permettre à la Russie de se préparer ; et c'est lui qui, en juin dernier, alla signer avec le gouvernement britannique le traité anglo-soviétique, et se rendit ensuite à Washington pour y signer le traité entre les Etats-Unis et la Russie. Molotov fut le camarade et le compagnon de Staline depuis le début de la révolution communiste. Il l'appuya fortement dans ses démêlés avec Trotzki et fut l'un de ses plus intimes collaborateurs pendant les dernières années qui précédèrent la guerre. Molotov est taciturne, renfermé, préférant écouter que parler. On l'accusa d'avoir comploté avec l'Allemagne le dépècement de l'Europe. Mais les événements ont prouvé que, comme Staline, il avait prévu les intentions d'Hitler et pris ses précautions.



VOROCHILOV

Il s'appelle Klimenty Efremovitch Vorochilov. Né en 1881, il est fils de paysans. C'est la Révolution qui a fait de Vorochilov (Klim, comme l'appelaient ses camarades) un chef militaire de fortune, devenu un stratège et un tacticien de premier ordre. Staline lui doit beaucoup comme il doit beaucoup à Staline. Aucun officier de l'armée rouge n'est plus prolétarien que ce maréchal, qui occupe actuellement le poste de président de la Commission de défense soviétique depuis 1940 et celui de vice-président du Conseil des Commissaires du Peuple. Dans le domaine militaire, aucune décision n'est prise par Staline sans l'avis préalable de Vorochilov. Une ville, en Caucasie, porte le nom du maréchal rouge : Vorochilovgrad.



BROOKE

Sir Alan Brooke est le chef d'état-major général impérial. Sa nomination à ce poste de commandement n'est pas le résultat d'une automatique promotion, mais le fruit de mûres réflexions et l'application du principe de «the right man in the right place». Sir Alan Brooke est un expert en artillerie et l'un des partisans les plus zélés de la transformation de l'armée britannique en troupes motorisées. On peut le considérer comme le principal auteur de cette transformation. Au début de la guerre, il commanda le deuxième corps d'armée en Belgique et en France. Rentré en Angleterre, il fut nommé au commandement en chef de l'armée britannique dans les Iles. Il fut de tous les voyages entrepris par M. Churchill depuis qu'il a succédé à Sir John Dill.



WAVELL

Sir Archibald Wavell fit la guerre de 1914-1918 en Orient, sous les ordres du maréchal Allenby. C'est un Ecossais, né en 1883. Depuis la guerre des Boers, ce militaire consommé apparaît partout où l'on doit se battre pour l'Empire. C'est un homme d'action, partisan de l'offensive, aimé de ses troupes, parlant peu et agissant beaucoup. Il commanda en chef les troupes alliées dans le Moyen-Orient, à la tête desquelles il détruisit l'armée de Graziani en Libye et conquit l'Afrique Orientale. Le général Wavell commande actuellement aux Indes, dans les circonstances les plus graves. Il est l'un des experts les plus autorisés en matière de guerre mécanisée, d'opérations dans le désert et de batailles de mouvements. Wavell porte un monocle...



TEDDER

L'Air Chief Marshal Sir A.W. Tedder a succédé à Sir Arthur Longmore dans le Moyen-Orient au commandement de l'aviation alliée. C'est un vétéran de l'autre guerre. Comme le général Wavell, il a également servi en Egypte, en 1917, sous les ordres d'Allenby. La Royal Air Force lui doit en grande partie son développement étonnant. Comme Wavell, il aime l'action et préfère attaquer au lieu d'attendre qu'on vienne le défier. C'est lui qui entreprit la tâche colossale de créer l'armée de l'air en Egypte. Il y réussit au delà de tout espoir et cette armée donne tous les jours les témoignages éclatants de sa formidable puissance. Ce n'est un secret pour personne que c'est à la R.A.F. que l'on doit d'avoir arrêté Rommel dans sa ruée vers l'Egypte.



MAXWELL

Le général Russell Maxwell commande les troupes américaines dans le Proche-Orient. Mais ce n'est pas là son premier contact avec l'Orient, car, depuis que les Etats-Unis fournissent leur aide aux Alliés, il a eu plus d'une fois l'occasion de suivre de près les opérations militaires en Orient et surtout de s'occuper personnellement de l'acheminement du matériel américain vers sa destination. En matière d'artillerie, le général Maxwell est une autorité, et il prit part à tous les travaux qui amenèrent l'équipement de l'armée américaine en canons adaptés aux nécessités de la guerre motorisée. Il connaît plusieurs des chefs militaires alliés avec lesquels il est appelé à collaborer. Il est très populaire parmi ses troupes.

Avec Emil Koroshenko

L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE

Il fait partie des forces tchécoslovaques actuellement stationnées dans le Moyen-Orient. C'est un soldat comme les autres, soumis aux mêmes obligations et aux mêmes corvées militaires que n'importe quel jeune homme sous les armes.

Et pourtant, le caporal Emil Koroshenko n'est pas un individu quelconque. C'est l'homme le plus fort du monde. La matière la plus dure, fer, acier, sous la pression de ses bras formidables, devient malléable comme du plomb mou. Il connaît comme pas un l'art difficile de la lutte libre. Il a affronté, tour à tour, les champions les plus redoutables. Il a vaincu des athlètes comme Rigoulot.

Son match contre Jim Londos demeurera à jamais dans les annales de la lutte libre. La rencontre fut très dure. Après deux heures d'efforts surhumains, les deux hommes n'étaient pas encore arrivés à se départager. La police dut intervenir et arrêter le combat qui eut pu se terminer de façon tragique. Le verdict de match nul fut rendu.

Emil Koroshenko est jeune : il a à peine trente ans. Il n'est pas très grand de taille, mais sa carrure est d'une puissance qui dépasse toute description. Il naquit dans une petite ville de Russie subcarpathique, en territoire tchécoslovaque. Après avoir accompli son service militaire, en 1931, il n'arrêta pas de tourner le monde. Il visita successivement les Indes, Ceylan, Singapour, l'Australie, l'Amérique et toute l'Europe.

— J'étais le jeune homme le plus fort du village. Mais mes camarades ne voulaient pas prendre ma force au sérieux. J'avais beau les rosser copieusement plusieurs fois par jour, je n'arrivais pas à obtenir le respect de mes concitoyens. Un beau jour, une foire vint s'installer dans notre région.

« Vêtu d'un court caleçon en peau de tigre, un lutteur lança un défi à tous les gars costauds de la contrée. J'acceptai de me mesurer avec lui. Quelques minutes plus tard, je lui faisais toucher terre des deux épaules. Mes amis étaient aux nues et applaudissaient à tout rompre. Un peu déçu, le lutteur me proposa 500 couronnes si j'acceptais d'affronter un gros ours brun qui allait et venait dans une cage-roulotte. Mais le propriétaire de la bête refusa catégoriquement le marché.

« En 1931, je partis pour aller faire mon service militaire. Ma constitution déjà naturellement forte connut les bienfaits d'un entraînement régulier, sous la surveillance d'un moniteur sportif. »

— *Etes-vous dans le Moyen-Orient depuis longtemps ?*

— Trois mois seulement. Je viens en ligne droite de l'Australie et des Indes. Dans le pays des maharajahs, j'eus l'occasion de me battre avec cette belle brute qui s'appelle King Kong. Ce n'est pas un homme. Deux fois je fonçai sur lui de toute ma force et de tout mon poids. Il s'écroulait pesamment en poussant des « hans » profonds, puis se remettait sur pied. Je fus battu.

Koroshenko demeure pensif quelques instants :

— Vainqueur, vaincu, cela n'a pas grande importance à mes yeux. Dans le sport comme dans la vie, il y a des hauts et des bas. Mais j'ai toujours eu horreur de la « combine » et du « chiqué ».

Oui, cet homme est un vrai sportif.

— *Suivez-vous un régime, pour vous maintenir en forme ?*

Emil étale un large sourire qui découvre une double rangée de magnifiques dents. Un jour, il réussit à traîner sur une pente assez inclinée un camion chargé d'hommes.

— Je ne vous cache pas que je me nourris sans aucune économie, nous dit-il sans ironie. Beaucoup de légumes et de fruits. Pas énormément de viande. Croyez-moi, ce n'est pas le gros bifteck saignant qui entretient les muscles. Par contre, il me faut mes six ou sept litres de lait par jour. Je bois un peu de bière et je ne fume pas.

Emil Koroshenko a gagné beaucoup d'argent au cours de ses tournées. Aux Indes, il a rencontré la faveur de plusieurs princes dont il a été l'hôte et qui lui ont versé des cachets fantastiques. Mais une très grande partie de l'argent gagné par l'athlète a été versée spontanément aux œuvres de guerre tchécoslovaques. Depuis la guerre, cet homme travaille, lutte, gagne de l'argent, pour son pays.

— *Vos projets ?*

— J'ai en ce moment une seule ambition. Je voudrais pouvoir aller jusqu'en Amérique pour continuer le match contre Jim Londos. C'est le titre de champion du monde de lutte libre qui est en jeu. Seulement, il faut que la rencontre ait lieu avant la fin de 1942. Mon défi a été déjà accepté par le champion, et j'ai là dans ma poche un contrat en règle.

« J'ai tellement envie d'aller aux Etats-Unis ! Je suis sûr qu'en moins de trois mois, je pourrai rassembler au moins 50.000 dollars. Je suis prêt à verser la totalité de ce montant aux œuvres de guerre de mon pays. Je ne demande rien pour moi.

— *N'allez-vous pas vous exhiber en Egypte ?*

— Oui, il en est question. Je dois rencontrer, dans un avenir prochain, un champion local, un Hellène. J'offre de lui verser la somme de L.E. 10 pour chaque minute au cours de laquelle il me résistera, pourvu qu'il tienne au moins pendant dix minutes. Je tiens les cent livres à la disposition des organisateurs.

— *Où aura lieu la rencontre ?*

— Au stade municipal d'Alexandrie, je crois. Les recettes seront versées au fonds de secours tchécoslovaque.

Nous prenons congé, et sans nous douter du danger que nous courons, nous offrons à Koroshenko une main confiante. Mal nous en prend. Nos doigts sont triturés dans un étau d'acier. Bon garçon, le colosse s'excuse en riant. Il pointe son index.

— Avec ce doigt, je peux soulever un homme.

Et comme nous le considérons, incrédules, il hèle un camarade :

— Accroche-toi à mon doigt, lui dit-il.

Nous sommes abasourdis : l'homme dont les poings sont serrés autour de l'index de Koroshenko est lentement soulevé de terre. Le visage un peu rouge, mais toujours souriant, Emil tient son fardeau en l'air pendant une dizaine de secondes, puis le dépose lentement.

— Faites-vous raconter l'aventure du taxi, nous dit l'autre soldat.

Koroshenko se fait prier, mais cède devant notre insistance.

— Je me trouvais quelque part dans un camp du Moyen-Orient. J'avais obtenu une permission de minuit, et j'avais pris un taxi pour rentrer. Longtemps, la voiture roula dans l'obscurité. Finalement, je m'aperçus que le chauffeur m'emportait vers une autre destination.

« Au moment où je m'apprêtais à lui faire une remarque, il arrêta l'auto et, entr'ouvrant la portière, il me dit, dans un mauvais anglais :

« — Donne-moi ton argent et ton livret de paye, ou tu es un homme mort.

« Comme j'esquissais un geste de réaction, il me porta un violent coup de manivelle à l'épaule. Je ressentis une douleur cuisante et perdis complètement patience. De mon bras valide, je lui donnai un coup de poing. Il tomba raide. Ensuite, je lui arrachai les oreilles.

— *Qu'est-ce que vous dites ? ! ! !*

Nous croyions avoir mal entendu.

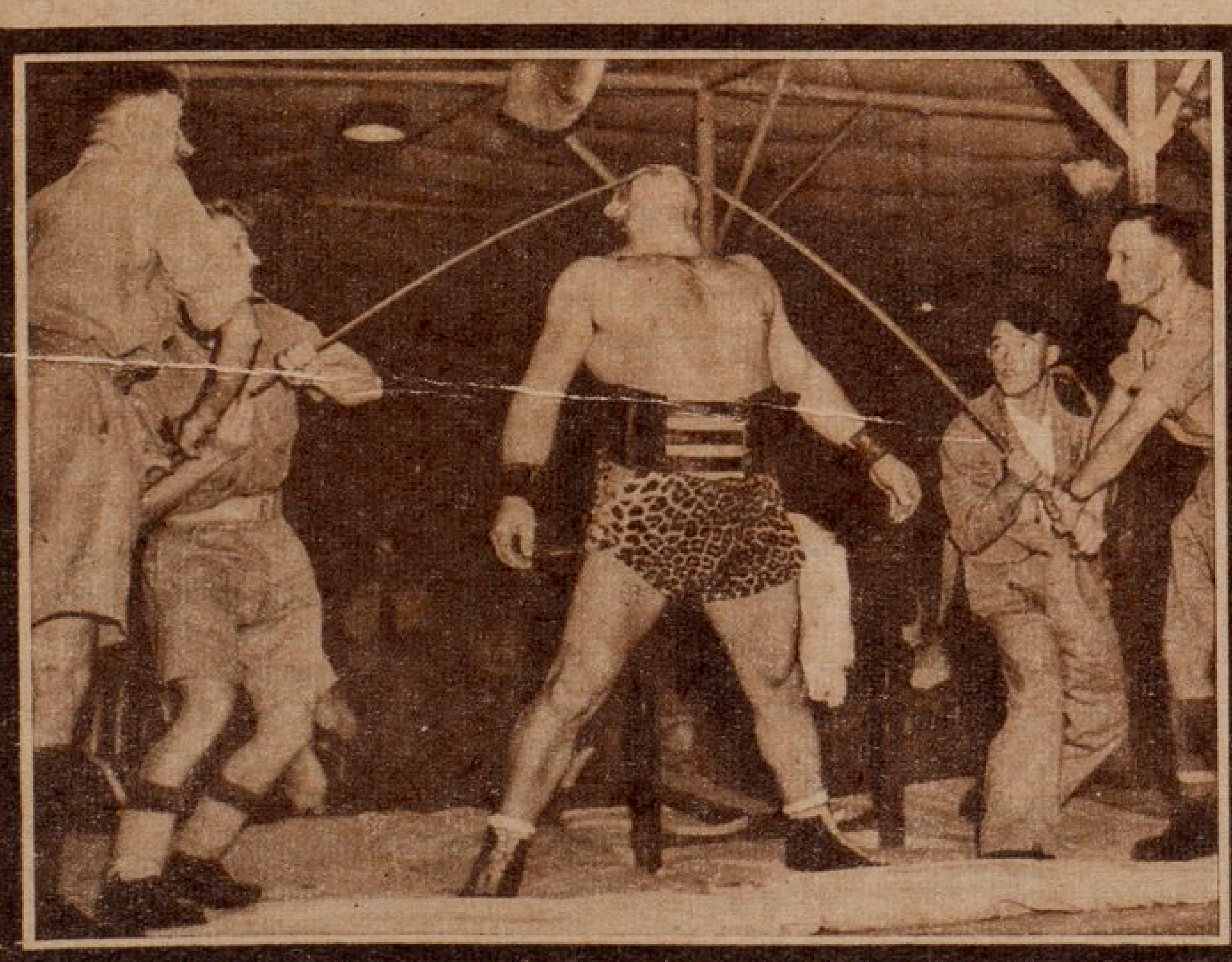
— Parfaitement, je lui arrachai les oreilles, que j'apportai au poste de police où je parvins après plusieurs heures de marche. Je voulais produire des preuves palpables de l'agression dont je venais d'être victime.

— *Et ensuite ?*

— Ensuite, rien du tout. Après le procès-verbal je retournai au camp. Les oreilles du malandrin sont sur ma table, dans un bocal d'alcool. Voulez-vous les voir ?

— NON, MERCI ! ! !

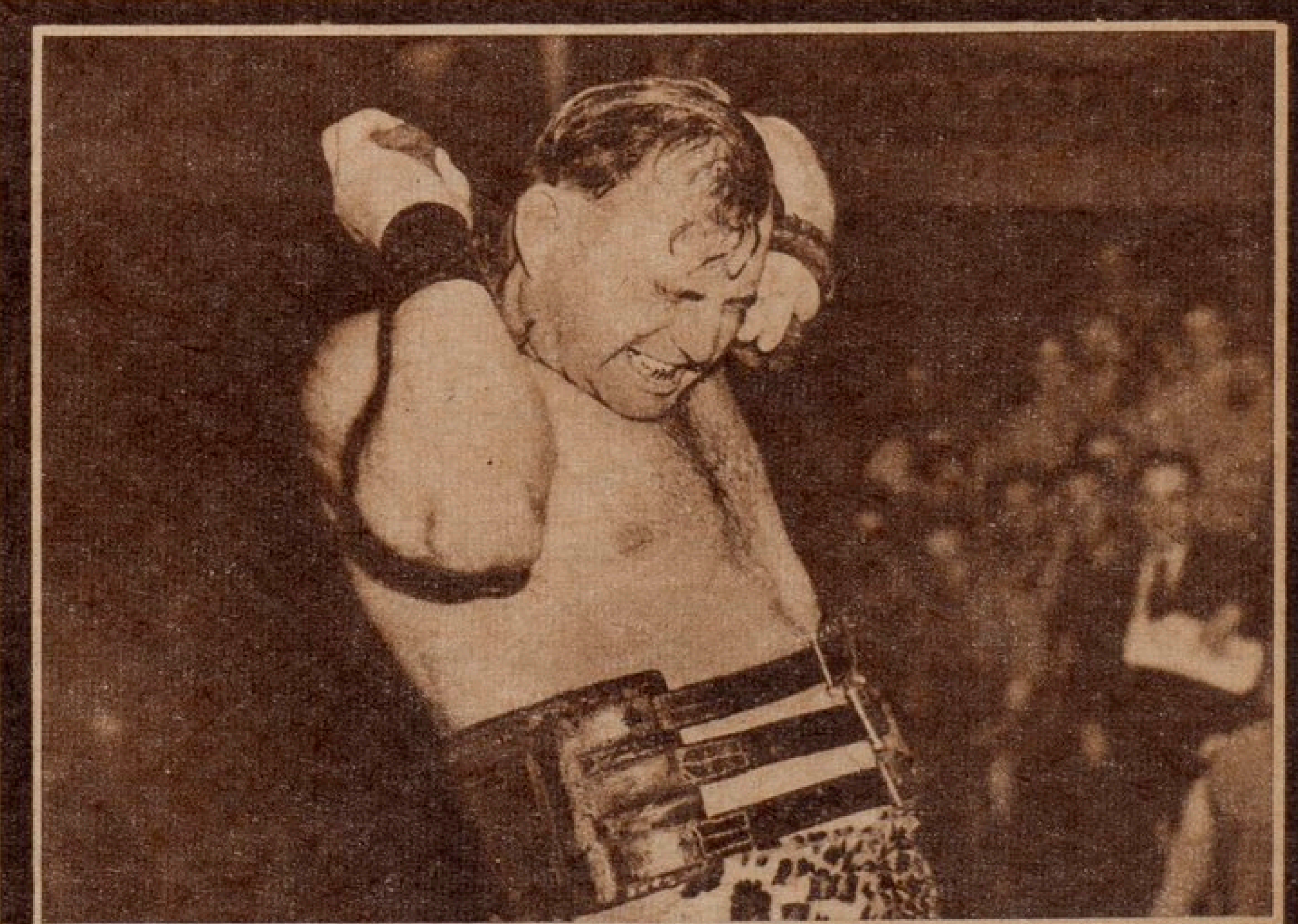
Nous préférons croire Koroshenko sur parole...



Quatre hommes d'une force peu ordinaire plient une barre d'acier sur le nez de Koroshenko.



Autour de son poignet, le fer n'a pas moins de souplesse qu'une simple corde.



L'expression du visage indique toute la tension imposée au lutteur en train de tordre une barre de fer.



Alignés sur le quai au moment de leur embarquement, les prisonniers attendent le signal du départ.

Des renforts arrivent... DES PRISONNIERS PARTENT...





Tout heureux de la faveur qui leur fut accordée, quelques prisonniers prennent leurs ébats dans l'eau salée, tandis que d'au-

Chaussures et vêtements ont été déposés sur la falaise par les prisonniers avant de pénétrer dans l'eau.

DONNE-MOI TES EMPREINTES DIGITALES... JE FERAI TON PORTRAIT

Récemment, une découverte sensationnelle est venue bouleverser toutes les notions modernes de l'anthropométrie. EN PRENANT COMME BASE LES EMPREINTES DIGITALES D'UNE PERSONNE, ON EST ARRIVE A DESSINER SON PORTRAIT !

Le Dr Robert Heger, criminaliste de valeur, était attaché au poste de police de Saint-Paul à Londres. Un jour, ce département se trouva devant un meurtre énigmatique. Le malfaiteur n'avait pas laissé de traces, et le seul indice de cette mystérieuse affaire était une empreinte digitale qu'avait pu recueillir le service de l'identification judiciaire.

— Donnez-moi l'empreinte, et je pourrai vous fournir le signalement complet de l'auteur du crime, affirma le Dr Heger.

Cette déclaration n'était pas gratuite ; elle n'était pas non plus une vantardise de diseur de bonne aventure. Le Dr Heger, un savant, affirmait là un fait scientifiquement véridique. Il lui avait fallu vingt-cinq années d'études et d'expériences pour obtenir finalement des résultats concrets.

On soumit l'empreinte au savant. Il l'examina attentivement et demanda le concours d'un artiste dessinateur :

— Maintenant, dit le Dr Heger, qui examinait l'empreinte au microscope, tracez un trait comme ceci... C'est cela, oui, un front espacé, un nez plutôt long, un double menton, légèrement proéminent... Non, non ; penchez cette ligne un peu plus à gauche... Très bien. Maintenant, les lignes du cou...

Lentement, le dessinateur obéissait aux instructions qui lui étaient données, supprimant un trait ici, en ajoutant un autre là, et ainsi de suite. Finalement, le dessin fut terminé. Le Dr Heger apporta l'épreuve au chef de la police : « Voici le portrait exact de l'homme dont vous m'avez donné l'empreinte digitale », dit-il tranquillement.

Deux ou trois semaines plus tard, un individu était amené au poste. Il fut reconnu immédiatement. C'était l'image vivante du portrait que le Dr Heger avait remis au chef de la police. On fouilla dans les dossiers, et l'empreinte qui avait servi de guide au savant en fut extraite. On prit une empreinte fraîche de l'individu soupçonné et on la compara à la précédente : elles étaient identiques.

Il est question, aujourd'hui, d'obliger toute la population de la Grande-Bretagne à faire enregistrer ses empreintes digitales. Si cette mesure est adoptée dans tout le Royaume-Uni, les substitutions de personnes, les réclamations frauduleuses, les activités de la cinquième colonne, les faux passeports et tous les cas de bigamie deviendront pratiquement impossibles. Cela sans mentionner les terribles difficultés que les criminels du droit commun trouveront sur leur chemin.

Mais bien que l'empreinte digitale soit un moyen infaillible d'identification, ce système pèche par un certain côté: pour établir la preuve, irréfutable, on ne peut se baser que sur la comparaison de deux empreintes identiques. Il faut donc en premier lieu s'assurer de la personne du coupable, et pour cela il faut connaître son signalement.

Grâce à la découverte du Dr Heger, les recherches seront facilitées dans une large mesure, une fois que les enquêteurs pourront tirer profit d'un portrait du criminel.

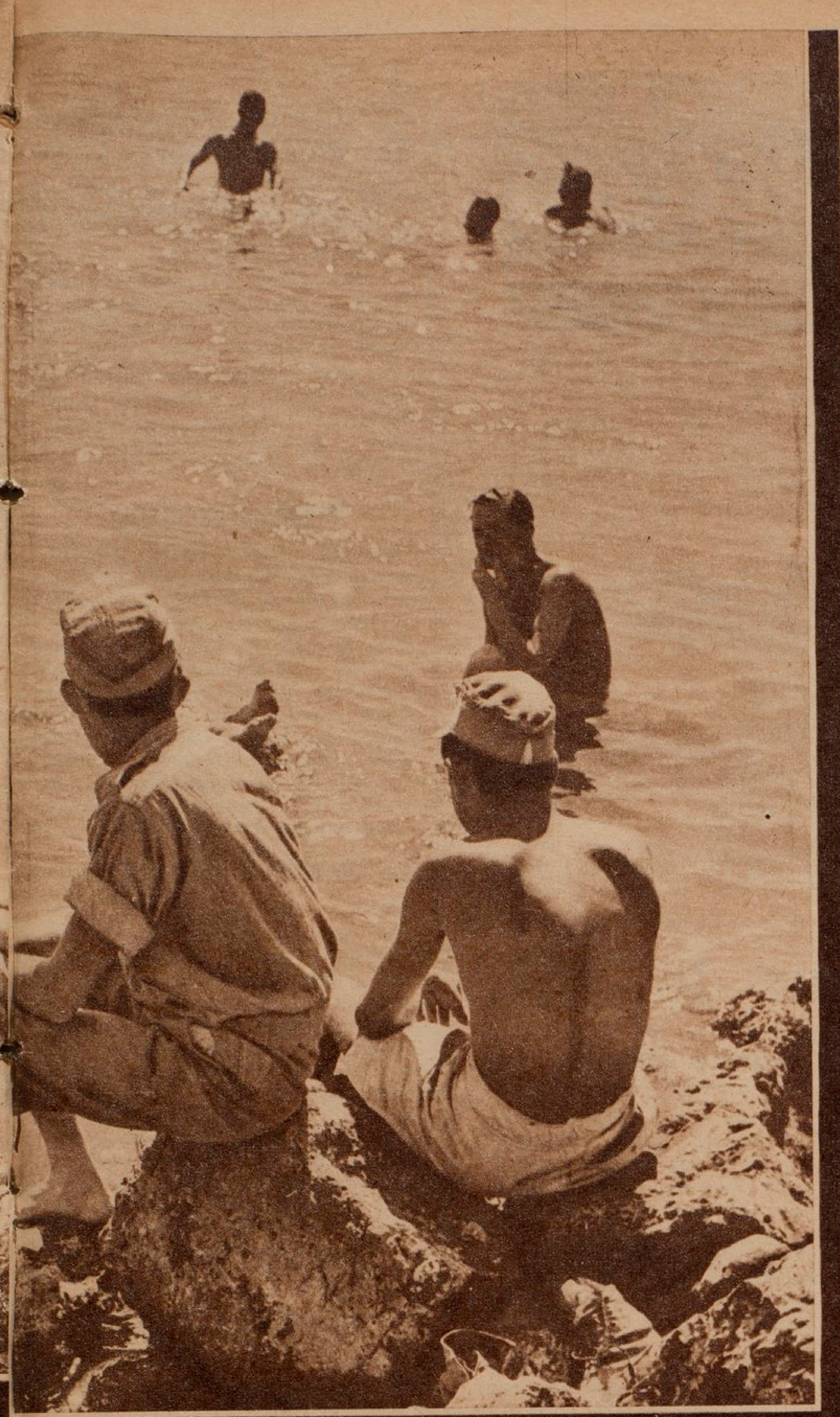
LA DÉCOUVERTE DE L'EMPREINTE DIGITALE

Ce ne fut que vers la fin du siècle dernier que la science apporta une solution définitive au problème de distinguer à coup sûr une personne d'une autre. Avant cette époque, on avait recours à la « marque » ou au tatouage pour identifier les esclaves, les criminels, et parfois les soldats, mais ces méthodes n'étaient pas sans défaut.

Au début du XIXe siècle, dans chaque département criminel, existaient des listes de malfaiteurs, comportant, outre le nom et le prénom de tous les repris de justice connus, toutes sortes d'informations personnelles, comme par exemple la taille, la couleur des yeux et des cheveux, une difformité ou une mutilation éventuelle. Ces détails étaient conservés et classés avec soin. Mais ils ne pouvaient pas constituer des bases infaillibles.

C'est alors que Sir Francis Galton fit ses premières découvertes au sujet des sillons fins que fait la peau des doigts humains. En Chine, l'empreinte du pouce avait été employée pendant des siècles comme signature ou comme sceau, mais personne n'avait songé à tirer de ce fait la conclusion que les empreintes des doigts de l'homme constituaient des signes distinctifs uniques.

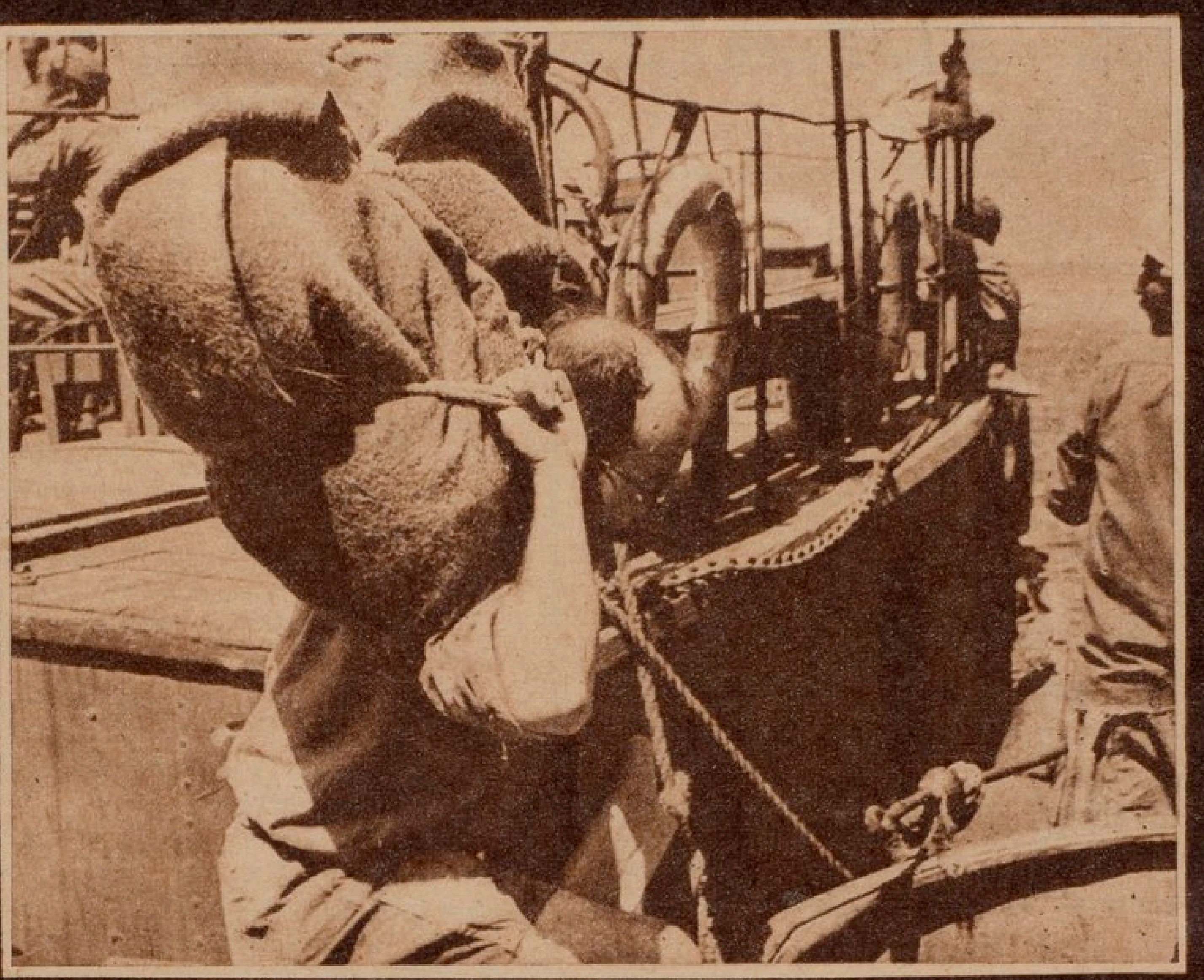
Vers 1884, Sir Francis Galton déclara que le risque de trouver deux personnes présentant des empreintes identiques était de l'ordre de un contre plusieurs



tres, assis sur les rochers, les regardent tranquillement. A quoi peut bien penser ce prisonnier allemand, en regardant au loin ?...



Les prisonniers de l'Axe sont embarqués pour une destination inconnue à bord d'un grand paquebot anglais.



Le ballot sur l'épaule, un prisonnier italien embarque. Pour lui, la guerre est bien finie.

Un grand paquebot, venant de Grande-Bretagne, a récemment accosté dans un port du Moyen-Orient, transportant quantités de renforts et de matériel. Le navire repartit chargé de prisonniers de guerre allemands et italiens capturés récemment, dirigés par les autorités britanniques vers une autre destination. Avant leur embarquement, les prisonniers demandèrent la permission de prendre un bain de mer. Voici quelques photos représentant le contingent des prisonniers de l'Axe au moment de leur départ.

milliers de millions ; de plus, le savant releva que ni le temps, ni l'âge, ni l'usage prolongé n'arrivent à altérer l'aspect de l'empreinte digitale humaine.

Ce fut là le premier pas vers le système d'identification qui est employé de nos jours. A la suite de Galton, plusieurs savants s'attelèrent à l'étude de la question, et finalement l'identité judiciaire fut organisée d'une façon définitive.

Aujourd'hui, chaque département criminel possède ses archives d'empreintes digitales. Dans des registres spéciaux sont consignées toutes les empreintes des criminels ayant subi n'importe quelle condamnation. Un personnel composé d'experts veille au classement des empreintes, qui sont rangées en catégories, en types, exactement comme dans un dictionnaire les mots sont disposés conformément à leur orthographe.

Lorsque la police ou les autorités locales veulent savoir si une personne appréhendée est un criminel d'occasion ou bien un repris de justice, elles prennent les empreintes de l'inculpé et les communiquent au bureau central de l'identité, afin de permettre une comparaison.

Si l'on songe que Scotland Yard possède plus de trois quarts de million d'empreintes déjà enregistrées, la tâche de la comparaison peut sembler, à première vue, impossible. Cependant, grâce à un certain classement qui a établi 1.024 catégories primaires d'empreintes, les experts peuvent, en quelques minutes seulement, et avec beaucoup de facilité, retrouver une empreinte déterminée. La méthode de classification est difficile à expliquer à des profanes, mais aux yeux des criminalistes et des personnes attachées au département de l'identité judiciaire elle est très simple.

IL N'Y A PAS DEUX EMPREINTES IDENTIQUES

Le système des empreintes digitales ne permet pas de demi-solutions. C'est là l'épreuve la plus sévère et la plus rigoureuse à laquelle on puisse soumettre les affirmations d'innocence d'un inculpé. Lorsque l'expert trouve finalement le dossier qui contient l'empreinte qui lui a été communiquée, par une série de comparaisons très soignées, il peut aboutir à une certitude absolue. Les lignes qui garnissent les bouts des doigts humains sont tellement variées qu'il ne peut pas exister au monde deux personnes ayant les mêmes empreintes digitales.

Quels que soient les résultats des autres investigations, les observations de l'identité judiciaire sont communiquées aux enquêteurs, qui peuvent établir ainsi tous les crimes passés de l'inculpé et dresser la liste des condamnations qu'il a eu à subir.

Les seules contestations qui aient pu surgir malgré la preuve des empreintes ont eu lieu lorsque les traces laissées par le criminel étaient une fraction d'empreinte et non pas le dessin complet d'un doigt. Mais, dans ce domaine également, la science a permis d'établir une certitude, et c'est là encore que la théorie du Dr Heger a apporté de nouvelles révélations.

C'est une méthode purement pathologique qui a permis au Dr Heger d'obtenir des résultats particulièrement remarquables. Il a pris comme point de départ une étude détaillée de la main humaine. Il a établi un rapport étroit entre l'équilibre glandulaire de l'individu et les lignes de la main et des doigts. Par ailleurs, il a fait emploi de la relation entre le même équilibre glandulaire et certaines caractéristiques de l'apparence physique de l'homme. C'est ainsi qu'il a pu finalement établir les liens qui unissent l'aspect extérieur à la conformation de la main. Cela lui a permis de dresser, à partir d'une empreinte digitale, une espèce de photographie du sujet, désignant en outre la couleur des cheveux, des yeux et de la peau de l'individu. Ces « photos » sont actuellement couramment employées par les départements de police.

PRÉVENIR LE CRIME DÈS L'ENFANCE...

Mais la découverte de Heger présente un autre intérêt de grande importance. Elle permet dans une large mesure de prévenir certaines prédispositions criminelles chez les enfants. Il a été désormais établi que certaines anomalies glandulaires, vérifiées chez des individus, contribuent à reproduire certains types d'hommes, qui sont des criminels en puissance. Les recherches du Dr Heger ont non seulement corroboré cette théorie, mais elles ont permis de constater que les anomalies glandulaires sont perceptibles à l'examen minutieux de la paume de l'individu sur lequel l'expérience est effectuée. Egalement, les mains des enfants révèlent l'état exact du fonctionnement équilibré ou non des glandes.

Arrivé à ce point de ses travaux, le Dr Heger examina des milliers d'empreintes digitales d'enfants ; ensuite, il compara les types glandulaires indiqués par les empreintes, avec certaines caractéristiques physiologiques d'enfants criminels. Il découvrit que tous les criminels du même genre présentaient des empreintes du même type, indiquant que certains troubles glandulaires provoquent en général un même type de crime.

Lancé désormais sur une voie aussi encourageante, le savant travaille et pousse ses recherches plus avant, dans l'espoir qu'un jour les autorités seront en mesure de prévenir le crime et les tendances criminelles chez l'enfant. Les résultats ne tarderont pas à être obtenus, car la méthode du Dr Heger a été déjà appliquée avec succès dans plusieurs cas.

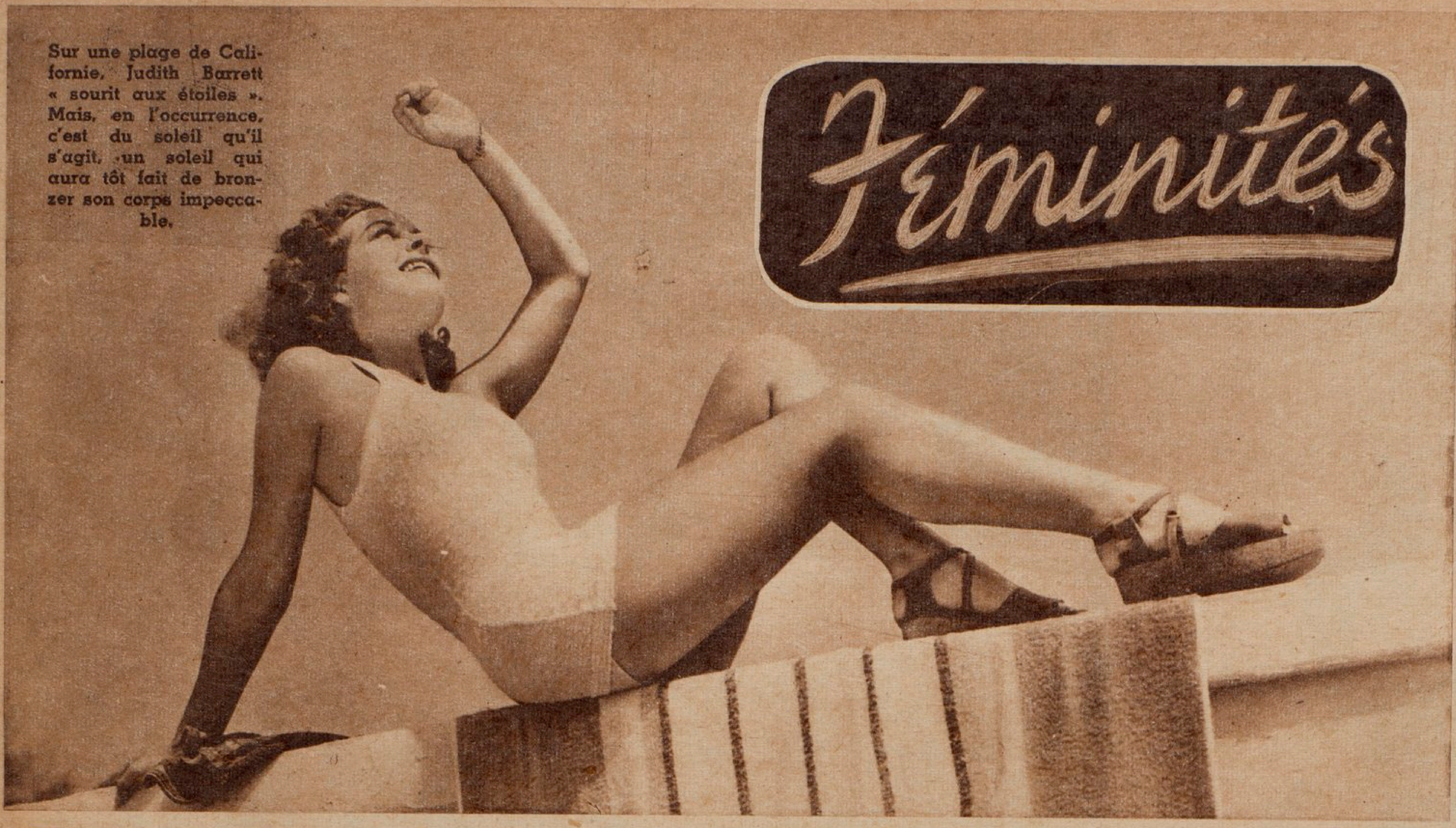
Mais ce n'est que lorsque des centaines de cas auront été traités avec succès, que le jour où les jeunes délinquants, au lieu d'être enfermés dans des maisons de correction, seront soumis à des cures de glandes sous la surveillance de praticiens capables, que le public appréciera comme il se doit les expériences du Dr Heger.

— Le diseur de bonne aventure prédit à l'homme des événements futurs, presque jamais corroborés par les faits, dit le Dr Heger. Mais le savant, celui qui est capable d'analyser les lignes de la main, peut dire à son sujet quels sont exactement les troubles dont il souffre parfois inconsciemment et lui indiquer les moyens d'influencer toute mauvaise prédisposition.

Il est presque certain que le destin de l'homme n'est pas inscrit dans la paume de sa main. Mais la science a prouvé que ses caractéristiques morales, ses tendances criminelles sont marquées par la nature sur son visage, son torse et ses mains.

DIMANCHE PROCHAIN

3 ANNEES DE GUERRE...



Sur une plage de Californie, Judith Barrett « sourit aux étoiles ». Mais, en l'occurrence, c'est du soleil qu'il s'agit, un soleil qui aura tôt fait de bronzer son corps impeccable.

COMMENT JE CONÇOIS LA FEMME IDEALE

par GARY COOPER

Gary Cooper qui a fait un mariage d'amour, il y a plus de huit ans de cela, forme avec sa femme un ménage parfait. Même les pires mauvaises langues de Hollywood sont obligées de reconnaître que l'acteur est heureux chez lui et que sa femme lui donne le bonheur auquel il a droit. Récemment approché par des journalistes qui lui demandaient comment il imaginait la femme idéale, Gary Cooper a fait les déclarations suivantes :



Toute femme qui désire prolonger indéfiniment sa lune de miel doit, avant tout, accepter son mari **« tel qu'il est »** et non pas tel qu'elle le désire.

Aucun mariage ne peut être véritablement heureux si cette règle capitale n'est pas observée. Si mari et femme savent être tolérants vis-à-vis de leurs défauts et de leurs habitudes réciproques, s'ils comprennent que les petites choses n'ont pas d'importance, ils pourront faire de leur ménage une belle union durable.

Une femme doit s'y connaître suffisamment en cuisine et en détails ménagers pour être une maîtresse de maison accomplie. Elle ne doit pas trop se laisser absorber par les mondanités. Les hommes, après une dure journée de labeur, n'aiment guère trouver, en rentrant chez eux, une foule de personnes occupées à papoter.

Puisque la femme a toute sa journée libre pour faire ce qui lui plaît, il me semble que c'est au mari de décider l'emploi des soirées. La femme ne devra donc pas s'obstiner à le traîner dehors s'il n'en a pas envie, ou de lancer des invitations sans le consulter.

Je n'apprécie ni la femme-oiseau, toujours sautillante et bavarde, ni celle qui étale à tout propos ses connaissances intellectuelles. La femme idéale est donc celle qui sait être naturelle et féminine. Elle doit être sérieuse aussi. Rien ne détruit plus sûrement l'amour que la frivolité et le manque de confiance.

Je déteste la femme jalouse, celle qui, pour surveiller son mari, se transforme en dragon gardant l'entrée de la caverne aux trésors. C'est en faisant confiance à un être qu'on se l'attache sûrement.

J'estime la femme qui reconnaît ce que l'on fait pour elle, qui a un certain sens de l'humour et qui ne grogne jamais.

L'habitude de grogner est, à mon avis, l'un des plus grands ennemis du mariage, et bien de divorces n'ont pas de causes plus graves.

Je préfère les toilettes simples, un peu sportives, aux robes compliquées et originales, un maquillage léger et un parfum plus léger encore.

En résumé, pour moi, l'épouse parfaite est celle qui, dans le travail comme dans la vie intime, dans les moments pénibles comme dans les instants joyeux, sait demeurer un bon camarade.

Sandra est tout cela pour moi. C'est pour cette raison que je ne l'ai jamais trompée. Un journaliste indiscret m'a demandé une fois si, en dehors de mes partenaires au studio, j'avais embrassé une autre femme. Ma réponse a été « non ». S'intéresser à une autre, vouloir seulement l'embrasser, dénote déjà que l'on n'est pas satisfait de sa propre épouse. C'est le premier pas vers le divorce — la catastrophe finale.

Et, 99 fois sur 100, c'est à la femme de se plaindre quand elle a réussi à perdre l'amour de celui qui n'avait pas hésité à l'épouser pour la garder toute à lui. Est-ce de sa faute si elle l'a déçu par son manque de tact et de savoir-faire ?

Modes pour le soir

Jeunes filles :

Pour aller danser, les jeunes filles aiment se parer de robes amples, faites de ces étoffes exquisement légères qu'on aime tant depuis peu.

Des mousselines claires, molles et unies s'ornent d'applications de toutes les couleurs. Des organdis blancs se parsèment de pastilles bleues ou roses. Des crêpes de soie transparents s'impriment de guirlandes fleuries. Souvent même, on utilise, pour la confection de ces robes juvéniles, des toiles unies, de fil ou de coton, en nuances pastel.

Une jeune fille n'a pas besoin, pour se parer, d'étoffes de prix. Ce qui importe, c'est la grâce des couleurs assemblées.

Toutes les robes du soir, pour jeunes filles, sont très amples, la jupe part de la taille et va en s'évasant jusqu'à terre. On a essayé de ressusciter les jupes plongeantes, elles n'ont pas plu... Aussi nous contenterons-nous de jupes rondes, froncées ou en forme.

Les corsages sont montants devant et derrière, souvent retenus à la base du cou par un fil de fronces. Il y a toujours de petites manches bouffantes ou froncées.

Les ornements préférés sont les nœuds multicolores, les fleurs incrustées et les volants de toutes sortes.

Jeunes femmes :

A moins d'être d'une exceptionnelle beauté, lorsque vous aurez dépassé 30 ans, vous cesserez de porter les robes ayant un genre trop romantique.

Devez-vous regretter la fraîcheur charmante de ces toilettes vaporeuses ? Non, car de merveilleux drapés et des robes à larges plis vous mettront plus en valeur.

Ayez l'audace de vous enrouler dans des étoffes de deux tons : ces tissus souples, drapés avec art, seront ensuite assemblés et formeront votre robe. Le dos et les côtés de cette toilette seront moulés au corps. Tout l'intérêt du modèle sera concentré devant, entre deux lignes parallèles, partant du creux des épaules et tombant jusqu'à terre. C'est dans cet espace que plis, fronces et drapés se rencontreront, dans cet espace aussi que seront disposés les broderies et ornements.

Vous pourrez vous parer de fleurs, comme une jeune fille, mais une parure vous sera réservée à vous, jeune femme : la dentelle véritable. Quelques motifs d'Alençon ou de Chantilly, incrustés au corsage de votre robe, seront d'une haute élégance. La mode est aux dentelles excessivement fines. Quelle que soit la beauté de vos guipures de famille, ne les utilisez pas encore.

Une ligne idéale

3 MOUVEMENTS

Voulez-vous être de celles dont on dit, en les regardant :

— *Quelle ligne idéale !...*

Il faut surtout avoir du courage. Plus de courage que de temps, car il vous sera facile d'obtenir, *en trois semaines*, un abdomen plat.

Le matin, dès le réveil, sautez au bas de votre lit et commencez immédiatement vos exercices : ne vous dites jamais « *Je les ferai dans une heure* », car vous les négligeriez.

PREMIER EXERCICE

Munissez-vous d'un ballon, ne pesant pas plus d'un kilogramme et demi. Couchez-vous sur le dos, les bras allongés au delà de la tête, serrez le ballon entre vos pieds et soulevez très lentement les jambes jusqu'à ce qu'elles se trouvent droites. Ne pliez pas les genoux. Redescendez doucement. Ne touchez pas le sol, mais gardez vos jambes immobiles à environ 5 centimètres de la terre, pendant quelques secondes. Puis remontez. Faites ce mouvement une dizaine de fois.

DEUXIÈME EXERCICE

Dans la même position que pour l'exercice précédent. Mais laissez cette fois votre ballon de côté. Soulevez la jambe gauche bien tendue, puis soulevez la droite, de façon qu'elle monte environ à cinq centimètres plus haut que la jambe gauche. Puis soulevez de nouveau la gauche, de façon qu'elle monte, à son tour, cinq centimètres de plus que la droite, et ainsi, progressivement, en un mouvement de cisaillement régulier, amenez les jambes jusqu'à ce qu'elles se trouvent tout à fait droites. Redescendez de la même façon, et, sans avoir touché le sol, comme dans l'exercice précédent, recommencez dix fois de suite le mouvement.

TROISIÈME EXERCICE

Toujours à terre, sur le dos, mais les bras en arrière, jambes allongées, amenez très lentement les deux jambes, genoux pliés, sur la poitrine. Puis, sans remonter les jambes ni les baisser, en suivant dans votre tête une ligne droite fictive partant de l'endroit où se trouvent vos pieds, allongez vos jambes très lentement, comptez au moins jusqu'à trente ou quarante entre le moment où vos jambes sont repliées et celui où elles se trouvent complètement allongées. Ramenez les jambes sur la poitrine et recommencez ainsi une dizaine de fois, sans les reposer à terre.

* * *

Faites ces trois mouvements chaque jour, et *au bout de trois semaines* vous verrez les résultats. Surtout, que la violente courbature que vous éprouverez sans aucun doute, dans les premiers jours, ne vous empêche pas de continuer. Elle vous prouvera, tout au contraire, que votre corps est en train de réagir et que, très prochainement, des muscles viendront remplacer les graisses superflues.

ANNE-MARIE

POUR LES TRICOTEUSES

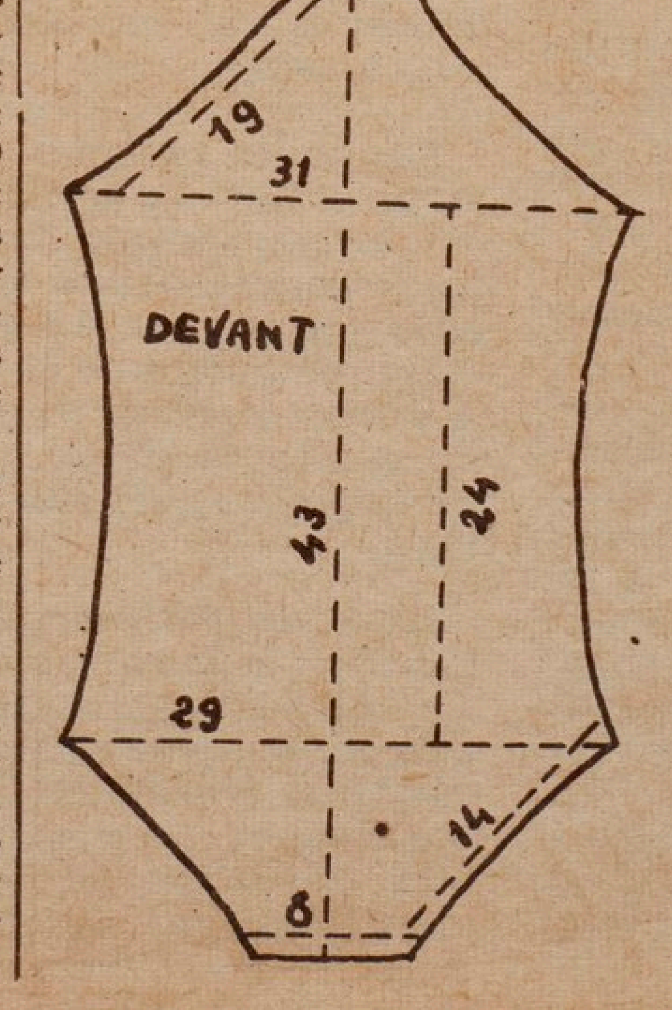
UN BEAU MAILLOT DE BAIN POUR BEBE

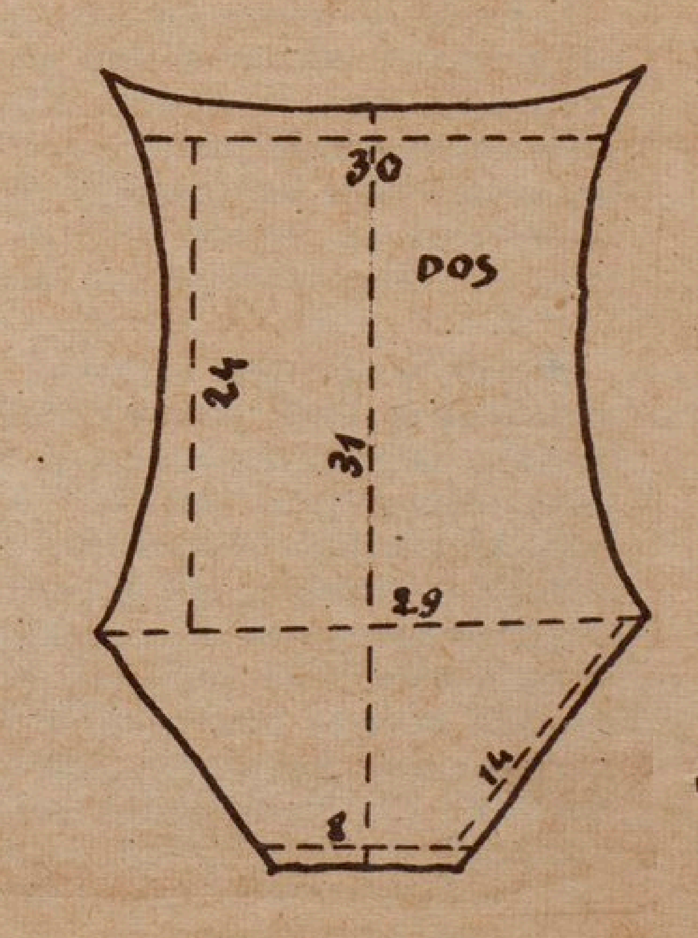
Fournitures : 100 grammes de laine 5 fils, deux aiguilles n° 2 1/2.

Points employés : 1°) Point de boules : dix rangs de point de jersey (un rang endroit, un rang envers) 11ème rang + 11 mailles end., tricoter 7 fois la maille suivante (une fois à l'end., une fois à l'env., etc...), puis faire passer successivement les 6 mailles supplémentaires sur la dernière maille. Reprendre à +. 12ème rang : tricoter toutes les mailles à l'env. 10 rangs de point de jersey. 23ème rang : comme le 11ème rang, mais placer les boules en quinconce. Recommencer ces 24 rangs. Ce point donne 28 mailles aux 10 cm. en largeur et 42 rangs aux 10 cm. en hauteur. 2°) Point de côtes (1 m. end., 1 m. env.).

Exécution : devant : Monter 12 mailles, tricoter au point de boules sur 7 cm., en augmentant de chaque côté de : 4 fois 1 maille, tous les 4 rangs, puis tous les 2 rangs, 1 maille, 2 mailles, 3 mailles, 4 mailles, 5 mailles, 6 mailles, 10 mailles. On a ainsi 82 mailles. Continuer sur 17 cm. en faisant 1 diminution de chaque côté tous les 4 cm. Il reste 74 mailles. Continuer sur 8 cm. en faisant 1 augmentation de chaque côté tous les 1 cm. 1/2. On a ainsi 84 mailles. Terminer en rabattant 2 mailles à chaque début d'aiguille jusqu'à épuisement.

Dos : Monter 12 mailles, tricoter sur 6 cm. en augmentant de chaque côté de : 12 fois 2 mailles, 1 fois 3 mailles, 2 fois 4 mailles. Continuer sur 17 cm. en faisant 1 diminution de chaque côté tous les 4 cm. Il reste 74 mailles. Continuer sur 7 cm. en faisant 1 augmentation de chaque côté tous les 1 cm 1/2. Rabattre 28 mailles au milieu, puis les 27 mailles de chaque côté.





Conseils à mes nièces...

Nièce « Angora »

Voici les noms demandés : « Zizi », « Mitzi », « Riquet », « Boule », « Mascotte ». Vous pourrez m'écrire plus souvent, je ne demande pas mieux que de vous compter parmi mes nièces.

Nièce « Coquette »

Vous trouverez partout dans le commerce une crème non grasse à base de concombre, que vous appliquerez sur votre nez deux fois par jour. Vous vous poudrerez seulement après un quart d'heure.

Nièce « Je me meurs d'amour »

Ne vous laissez pas aller, ma pauvre amie. Je comprends votre douleur et j'y compatis de tout cœur. La perte d'un homme aimé est une chose bien cruelle, mais vos larmes et votre désespoir ne pourront pas ressusciter le cher disparu. Je compte venir passer quelques jours à Alexandrie, en septembre. Je vous ferai signe afin que nous puissions nous voir. Bon courage et essayez de réagir. N'oubliez pas que vos petits ont besoin de vous, maintenant qu'ils n'ont plus de père.

Nièce « Anthinéa »

Votre famille a raison : vous ne pouvez plus continuer à sortir avec cet homme marié. Où cela vous mènerait-il ? Vous avez horreur des « passades », me dites-vous. Que voulez-vous donc avoir au juste avec celui qui vous attire ? Il est déjà lié à une autre, il ne peut pas divorcer. Votre chemin est tout tracé : dites « non » une bonne fois pour toutes à la tentation et brisez les liens, si doux soient-ils, qui vous rattachent l'un à l'autre. Bon courage.

Nièce « Partir, c'est mourir un peu »

Des millions de femmes sont, actuellement, sans leurs époux et elles ont su accepter courageusement leur vie nouvelle. Remuez-vous, faites quelque chose. Ne vous laissez pas aller, de grâce. Je ne vois pas du tout pourquoi votre mari devrait vous tromper, maintenant qu'il est parti loin de vous. S'il vous aime vraiment, il saura vous rester fidèle. Le véritable amour rend l'homme sourd aux plus grandes tentations.

Nièce « Un laideron de plus dans votre courrier »

Voici une excellente recette pour débarrasser votre visage des points noirs : alcoolat de citron : 60 grammes ; éther sulfurique : 25 grammes ; eau de rose distillée : 40 grammes ; eau de Rabel : 10 gouttes. Lotionnez les parties atteintes, deux ou trois fois par jour, avec un tampon d'ouate imbibé de ce mélange.

Nièce « Pour que mon mari soit élégant »

Pour enlever au pantalon la forme du genou, mouillez-le à l'envers, aux endroits où il a pris de faux plis. Passez dessus un fer très chaud, de manière à bien sécher. Les bouffissures disparaîtront immédiatement. Laissez complètement refroidir avant de retourner le pantalon.

Nièce « Ménagère en détresse qui a besoin d'Anne-Marie »

Si vous voyez la lame du couteau tourner dans le manche ou s'en échapper complètement, retirez-la, chauffez fortement le tesson et enfouissez-le dans le manche empli d'un ciment fait de 225 grammes de résine, de 70 grammes de fleur de soufre et de 200 grammes de sable fin, le tout bien mélangé. Veillez à ne jamais plonger le couteau dans l'eau chaude au moment du nettoyage.

Nièce « Toute à lui » (Alep)

Vous pouvez sortir avec ce jeune homme. Je ne vois pas du tout pourquoi vous vous priveriez du plaisir de sa compagnie simplement parce que certaines mauvaises langues pourraient jaser. « Bien faire et laisser dire », telle devrait être votre devise, car les personnes médisantes trouveront toujours quelque chose à critiquer.

Nièce « Frivole »

Non, je ne vous accuserai pas de frivolité : je sais qu'il existe une sorte de fatalité qui pousse deux êtres l'un vers l'autre. Mais c'est là justement que votre volonté interviendra et que vous devrez résister à vos impulsions. Votre longue lettre, si spontanée, si franche, m'a réellement charmée, et c'est avec plaisir que je vous accepte dans ma grande famille de nièces.

Neveu « Moréno »

Voici une pensée de Charles Péguy, votre auteur favori : « La charité va de soi. La charité marche toute seule. Pour aimer son prochain, il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder tant de détresse. Pour ne pas aimer son prochain, il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier, se raidir, se faire mal, se dénaturer, se prendre à l'envers, se mettre en envers. La charité est toute naturelle, toute simple, toute bonne venante. C'est le premier mouvement du cœur, c'est le premier mouvement qui est bon. Pour ne pas aimer son prochain, mon ami, il faudrait se boucher les yeux et les oreilles à tant de cris de détresse. »

Neveu « Œil d'Argus »

Mais non, vos renseignements me concernant sont faux. Je ne suis pas un homme — je ne m'appelle pas Alfred — et je suis célibataire. Une autre fois, quand vous essayerez de « tout savoir », tâchez de vous y prendre un peu mieux, car, en ce qui me concerne, votre « œil d'Argus » a vu les choses plutôt de travers.

Neveu « Moi tout seul »

Comme je connais bien l'anglais, vous pourrez m'écrire dans votre langue, la prochaine fois. Oui, la méthode en question est excellente et donne rapidement des résultats. Dites à votre femme que l'eau oxygénée, employée dans la crème en question, ne pourra lui faire que du bien.

Neveu « Jean-Louis » (Ankara)

J'ai été vraiment surprise de lire votre lettre. Non, je n'ai pas vu la personne en question, sinon vous pensez bien que j'aurai tout fait pour l'aider. Comme je compte prendre quelques jours de vacances, vous feriez mieux d'envoyer un mot à cette jeune femme en lui disant de m'écrire. Je pourrai alors lui fixer un rendez-vous et la voir.

Neveu « Un de la Légion »

J'ai pensé à vous parfois en me demandant ce que vous aviez bien pu devenir. Voici plus d'un an que je ne recevais de vos nouvelles. Je suis contente de vous savoir en « bonne forme ». Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez, je vous répondrai dès que je le pourrai.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

L'aventure d'un confrère qui, rentrant un soir chez lui, surprit son domestique installé près de la radio et en train de fumer cigarettes de luxe et cigares de prix puisés dans le bureau de son patron, n'est certainement pas la première du genre. Nombre de nos serviteurs attendent que nous soyons sortis pour occuper nos fauteuils, notre salle de bain, voire parfois notre lit. Il en est même qui poussent la hardiesse jusqu'à se servir de notre rasoir mécanique et de notre savon de toilette. Quant à nos mouchoirs, nos chaussettes et quelques-uns de nos dessous, si leur nombre diminue chaque jour davantage, n'en accusons ni le repasseur ni la négligence de notre femme de chambre. Ils ont tout simplement passé d'une garde-robe à une autre, et notre larbin sera tout fier de montrer à ses camarades de café le dernier cri en matière vestimentaire.

Mais il s'agit là de célibataires dont aucune femme ne prend soin de compter le linge et de repriser les chaussettes. Dieu merci, avec la surveillance de nos compagnes, nos domestiques se montrent plus circonspects et je conçois très bien qu'ils conservent jalousement une place où Madame ne viendra pas mettre son nez partout et récriminer à la moindre incartade de ses gens de maison.

Voilà la situation vue du côté cuisine. Tournons la page et voyons un peu le côté « patron ».

« Aux qualités qu'on exige des domestiques, combien peu de maîtres pourraient devenir valets », a dit je ne sais plus qui, à bien juste raison. Car si nous exigeons de nos subalternes attitude respectueuse, ordre, courtoisie, soumission, civilité, affabilité, honnêteté et le reste, que leur offrons-nous en échange ? Souvent méchanceté, ingratitude, intransigeance absolue, parfois injustice flagrante et trop fréquemment exigence démesurée en ce qui concerne les services que nous attendons d'eux. Madame, qui ne se lève qu'à dix heures du matin et qui a retenu jusqu'à minuit sa femme de chambre éveillée pour lui faire des tisanes ou servir ses invités, veut que celle-ci soit sur pied dès l'aurore et ait terminé une grande partie de son travail avant de lui servir son café au lait. La moindre infraction à ce règlement strict provoque un drame et le moindre manque de discipline un éclat d'humeur effroyable. Et à toutes ses amies, cette maîtresse de maison accomplie mais incomplète, impeccable mais imparfaite, se plaindra amèrement de cette exécrable engeance domestique, l'accablant de tous les maux dont souffre l'humanité et ne trouvant pas de qualificatifs suffisamment éloquents pour dépeindre l'attitude de ses serviteurs.

Ce genre de femmes est tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et je ne connais rien de plus fastidieux et de plus détestable que d'entendre les jérémiades ininterrompues de telle dame du monde qui croit grandement intéresser son auditoire en lui parlant de ses déboires intimes, de l'arrogance de sa cuisinière et de la mauvaise foi de son soufraghi. Avec force gestes et force exclamations, elle explique à un public complètement indifférent de quelle façon on l'a « roulée », elle, toujours si confiante, et de quelle manière son domestique a eu l'impudence de lui faire prendre un simple jarret d'agneau pour un filet de bœuf.

— C'est à perdre la tête ! déclare-t-elle en signe de péroraison à son discours auquel n'ont répondu que de simples hochements de tête, résignés et ennuyés à la fois.

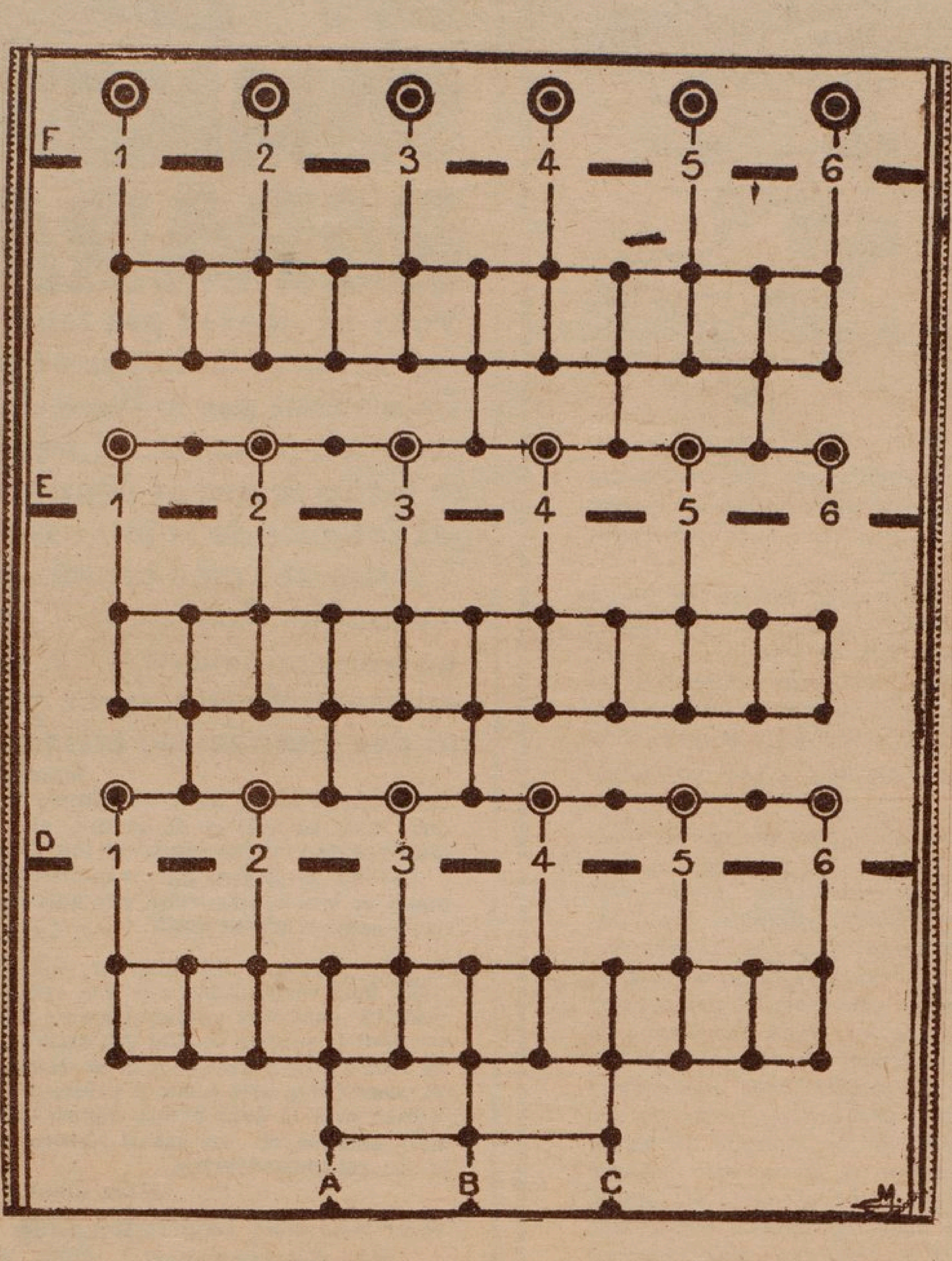
Je ne veux pas dire par là, ma cousine, que nos subalternes n'aient pas leurs graves défauts et soient dénués de toute malice et de toute ruse. Mais la perfection est loin d'être de ce monde, et si nous nous jugions nous-mêmes un peu plus consciencieusement et un peu moins partialement, nous trouverions, hélas ! que nous sommes affublés de bien de tares, ce qui nous rendrait un peu plus indulgents à l'égard de nos salariés.

Croyez, ma chère cousine, à mon dévouement bien sincère.

SERGE FORZANNES

Délassons-nous

PASSERA... PASSERA PAS...



Trois joueurs peuvent prendre part à ce jeu. Ils partent de A, B et C, sur le bord du jeu, ayant chacun un pion d'une couleur déterminée. Les pions avancent d'autant de divisions marquées par un rond qu'un dé annonce de points. Le pion se place sur un rond noir. D'une façon générale, on va toujours vers le haut, mais en tournant aux carrefours et aux angles, à droite si le dé amène 1, 3 ou 5, et à gauche si le dé amène 2, 4 ou 6, à moins que la chose soit impossible. Il faut successivement franchir trois séries de portes, les séries D, E, F, en passant par l'une quelconque de ces portes. Mais lorsqu'on est au coup de dé qui peut faire passer par une des portes, il faut, pour passer, que le coup de dé amène un nombre de points correspondant au numéro de la porte devant ou près de laquelle on se trouve. Si la coïncidence favorable ne se produit pas, on recommence en se reportant aux endroits A, B ou C. Si l'on a pu franchir une des portes D, les mêmes conditions s'imposent pour le passage par l'une des portes de la série E. Si la coïncidence ne se produit pas, on revient sur un rond, au choix, de la ligne placée au-dessus des portes D. Mêmes conditions pour le passage par l'une des portes de la série F, et retour possible sur un des points de la ligne au-dessus des portes E.

Le premier qui passe une des portes de la série F a gagné.

LE DILEMME DU MISSIONNAIRE

Un missionnaire, capturé par les aborigènes, fut condamné à mort. Il était de coutume dans cette tribu de choisir le mode d'exécution de la victime après avoir poussé celle-ci à émettre une phrase affirmative. Si le Grand Prêtre considérait cette phrase comme exacte, on tuait la victime au moyen d'une flèche empoisonnée. S'il jugeait la phrase fausse, la victime était brûlée.

Mais le missionnaire émit une phrase telle, que le Grand Prêtre, très perplexe, fut dans l'impossibilité de décider par quel moyen il devait être tué. Qu'a dit le missionnaire ?

GRAINS DE SAGESSE

● *Celui-là seul est heureux qui a appris à chercher le bonheur, non pas dans des conditions idéales, mais dans les circonstances toutes simples de la vie quotidienne.*
Marden

● *Mieux vaut marcher comme on peut que de perdre son temps à se lamenter de ce qu'on ne peut marcher mieux.* Dicton hindou

● *Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve.* Rostand

RIONS

Un chanteur veut retourner sur la scène après avoir terminé sa chanson.

— Vous êtes fou, lui dit le directeur, vous n'entendez pas les sifflets dans la salle ?

— Mais j'entends aussi quelques applaudissements !

— Pensez-vous. Ce sont des spectateurs qui applaudissent ceux qui sifflent.

* * *

Recevant un illustre inconnu, un directeur de théâtre lui demande ses références :

— Il paraît que vous êtes acteur ?

— Oui... J'ai joué dans la célèbre pièce dont on vient de terminer les représentations au Théâtre X...

— Quel rôle aviez-vous ?

— C'est moi qui frappait à la porte et à qui on répondait : « On n'entre pas... »

* * *

Un négociant venait de mourir subitement. Il avait laissé sur son bureau une lettre adressée à l'un de ses correspondants et qu'il venait de dicter à un de ses commis.

Le commis jugea à propos de faire partir la lettre après avoir mis au bas un post-scriptum :

« Depuis ma lettre écrite je suis mort, et je serai enterré quand vous lirez la présente. »

* * *

— Je donnerais bien la moitié de ma fortune pour savoir en quel endroit je dois mourir.

— Cela ne vous servirait à rien.

— Mais si : j'éviterais d'y aller.

CONNAISSEZ-VOUS L'ORIGINE DE CES EXPRESSIONS ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas (Vanité des vanités, et tout est vanité). Paroles par lesquelles *l'Ecclésiaste* déplore le vide et le néant des choses d'ici-bas.

Veni, vidi, vici (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu). Mots célèbres par lesquels César annonça au sénat la rapidité de la victoire qu'il venait de remporter près de Zéla, sur Pharnace, roi de Pont. Phrase d'une application familière, pour exprimer la facilité et la rapidité d'un succès quelconque.

Veritas odium prit (La franchise engendre la haine). Fin d'un vers de Térence dont la première partie est : La complaisance crée des amis.

Vixit (Il a vécu). Formule par laquelle les Romains annonçaient la mort de quelqu'un.

Victis honos (Honneur aux vaincus). Mots dont se sert le joueur qui a gagné une partie, pour inviter son adversaire à jouer le premier coup de la revanche.

Panta rhei (Tout s'écoule). Expression grecque formulant un des principaux axiomes de la philosophie d'Héraclite.

L'IMPOT SUR LES NEZ

Les contribuables dont les complaintes semblent éternelles ne savent pourtant pas qu'ils vivent un âge d'or... au point de vue des impositions.

Qu'ils cessent de se lamenter en songeant que, pendant les guerres napoléoniennes, les Anglais avaient institué une taxe sur la poudre que l'on se mettait sur les cheveux. Le résultat ne se fit pas attendre et, plutôt que de payer, les gens préférèrent abandonner les perruques pour ne plus avoir à les poudrer !

Ce fut le chancelier Lowe qui eut l'idée de taxer les allumettes. Chaque boîte devait porter un timbre-taxe...

Mais cela n'est rien à côté de « l'impôt sur les nez » qui fut institué en Irlande. On lui donna ce nom car une somme était perçue sur chaque nez sans considération de sa longueur ou de sa forme... mais gare aux « propriétaires » de nez qui ne payaient pas ! A ceux-là, on ne promettait pas la prison. Non, on venait tout simplement leur fendre le nez en deux... et ils devaient payer ensuite double taxe !

LE POIDS DU PERROQUET

Un perroquet est enfermé — pour les besoins de ce problème — dans une vaste cage en verre étanche, dans laquelle il peut voler.

Cette cage est suspendue à l'extrémité de fléau d'une balance et, le perroquet étant posé, on a placé des poids à l'autre extrémité, pour que le fléau se trouve horizontal, en équilibre.

Mais voici que le perroquet saute de son perchoir et se met à voler à l'intérieur de sa prison de verre.

Comment le fléau va-t-il se comporter ?

SOLUTIONS

LE DILEMME...

Le missionnaire a dit : « Je mourrai brûlé ». Si le Grand Prêtre trouvait cette phrase exacte, l'exécution devrait être faite au moyen de la flèche empoisonnée. Mais dans ce cas la phrase émise deviendrait inexacte... et le missionnaire devrait être brûlé. Mais si on le brûlait, sa phrase deviendrait exacte, et il ne devrait plus être brûlé, puisque ce genre d'exécution est réservé aux menteurs !

LE PERROQUET...

Au moment où le perroquet saute de sa perche, la cage aura une tendance à baisser, puis, lorsque le perroquet volera dans sa cage, l'air sur lequel il s'appuie réagira sur le fond de la cage avec une force égale au poids de l'oiseau, et l'ensemble s'équilibrera.

DIMANCHE PROCHAIN

3 ANNEES DE GUERRE...

NUMERO SPECIAL D'IMAGES

NOS CONTES

LA JUSTICE DU CHEIKH

A cette époque, je voyageais avec la caravane du cheikh Mahmoud Ibn Moussa, qui comptait bien quatre-vingt-dix chameaux. Par une claire matinée de printemps, nous avions quitté la ville d'Aintab, en Syrie, et nous étions mis en route pour Bagdad, pénétrant profondément à travers l'interminable plaine de Mésopotamie.

Le cheikh, vénérable vieillard bardu, montait un gros âne au poil blanc, envers lequel il manifestait beaucoup de considération et de respect. Monture et cavalier occupaient la même tente pendant la nuit et se séparaient rarement pendant le jour. Les dix-neuf autres membres de la caravane étaient d'ignorants fils du désert. Ils ne connaissaient qu'une seule loi, celle de leur chef ; de la main du vénérable cheikh, ils recevaient respectueusement récompenses et punitions.

Outre mes bagages, je portais sur moi un petit sac en peau qui contenait des pièces d'or. Il y en avait pour un montant de 80 livres. La nuit, je conservais mon magot près de moi, dans la tente. Chaque matin, en me réveillant, mon premier soin était d'ouvrir le sac contenant mon bien, et de vérifier si la somme d'argent s'y trouvait toujours intacte.

Le matin du neuvième jour de voyage, ce qui devait arriver arriva. Je constatai avec amertume que mon sac précieux avait disparu. Sans m'attarder à des récriminations inutiles, je m'en allai trouver Ibn Moussa, auquel je tins à peu près ce langage :

— O Mahmoud Ibn Moussa, dis-je au vieillard à la barbe blanche, pendant huit jours j'ai été ton hôte. Je ne peux qu'exprimer une gratitude infinie et sincère pour l'hospitalité princière dont tu as bien voulu me faire connaître les bienfaits.

Ibn Moussa se frappa la poitrine des mains, s'inclina à plus d'une reprise, et déclara, solennel :

— Chez nous autres Arabes, l'hospitalité n'est pas seulement un devoir, mais la plus grande des satisfactions.

Je repris :

— Je le sais, ô vénérable cheikh. Et ceci augmente d'autant ma peine, car je suis obligé de te confier qu'une ombre est venue obscurcir l'éclat de ta générosité envers moi. Et, en ma qualité d'hôte, je me fais un devoir de te mettre au courant du fait qui est venu assombrir nos rapports.

En quelques mots, je lui fis part du vol dont je venais d'être la victime.

Le cheikh me posa quelques questions ; ensuite il s'assit en silence et demeura longtemps impassible, lissant d'un geste calme sa longue barbe qui flottait au vent du désert.

Finalement, Ibn Moussa parla :

— Nous ne continuerons pas notre voyage aujourd'hui. Nous resterons ici au camp. Les selles ont besoin de réparations, et deux ou trois de nos baudets ont perdu leurs fers. Avant le coucher du soleil, ton or te sera rendu. « Incha Allah ! » Et maintenant, va-t'en en paix.

Une heure plus tard, le chef de la caravane s'éloigna tout seul du camp ; lorsqu'il retourna vers nous, le soleil était au zénith. Le cheikh donna quelques ordres, demanda à n'être dérangé sous aucun prétexte, et puis se retira sous sa tente dont il abaissa le pan couvrant l'entrée.

J'avoue que je commençais à devenir inquiet au sujet de mon argent. Le seul homme au monde qui eût pu me le faire ravoir allait tranquillement faire un petit somme !

Trois heures après, le cheikh termina sa sieste. Il quitta sa tente et commanda le dîner. Devant une telle impassibilité, les restes de confiance que j'entretenais encore s'évanouirent complètement.

Pendant que le soleil de feu s'approchait de la ligne pure de l'horizon, nous nous assîmes en cercle et consommâmes le repas du soir dans l'immense tranquillité du désert.

Le cheikh, toujours impassible, avait absorbé sa nourriture sans manifester aucune hâte, aucune impatience.

Lorsqu'il eut ingurgité la dernière bouchée, il se leva et se dirigea de nouveau vers sa tente. Décidément, je jouais de malheur.

Mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le cheikh Ibn Moussa, vêtu de son attirail le plus brillant, ressortait de la tente. A pas lents et majestueux, il se dirigea vers le centre du campement où les hommes avaient amassé un tas de pierres. Le cheikh gravit cette estrade improvisée, sur laquelle il se dressa fièrement. Il m'appela et me demanda de me tenir à son côté.

Puis, d'une voix métallique, il ordonna :

— Tous les hommes, rassemblement !

L'un après l'autre, les fils du désert vinrent silencieusement se grouper autour de leur chef. Le vieillard fixa un à un les visages basanés, impassibles, dont seule une lueur dans le regard trahissait un sentiment d'attente curieuse. Pendant plus de cinq minutes, le cheikh continua à poser son œil d'aigle sur chacun de ses administrés. J'avais les nerfs tellement tendus par ce silence, que je sentis monter en moi le désir impérieux de prononcer quelques mots. Mais voici que le cheikh parlait. D'une voix égale et lente, il prononça les paroles suivantes :

— Aujourd'hui, mon nom a été déshonoré aux yeux de ce « hawadji » (voyageur) et aux yeux d'Allah. Le vol est un crime haï par Dieu et par les hommes ; mais lorsqu'un individu s'en rend coupable au dam d'un hôte, il est sept fois maudit. Ce « hawadji » m'a confié sa personne et son avoir. Et pourtant, il a été volé dans ma maison. Etant donné qu'aucun étranger ne s'est approché de notre campement, le voleur doit être là parmi vous et devant moi en ce moment. L'âme noire comme celle de Satan, il m'écoute parler et songe au moyen de dissimuler son crime et d'échapper au châtiment.

Arrivé à ce point de son discours, le cheikh s'interrompit pour faire éclater une série d'imprécations violentes. Il déclara qu'il ne connaissait pas de châtiment assez sévère pour punir un crime de cette envergure ; que Dieu lui-même s'était voilé la face, et qu'Il n'avait pas osé continuer à contempler ce groupe qui comptait dans ses rangs un pécheur aussi cynique. Le cheikh s'attarda à la description d'Allah qui l'appelait, lui Mahmoud Ibn Moussa, et lui enjoignait, sans tarder, de châtier le coupable et de restaurer l'honneur de toute la caravane. Au fur et à mesure qu'il s'échauffait, sa voix prenait de l'ampleur et montait d'un ton. Bientôt elle retentissait à travers toute l'étendue du désert.

Soudain, il s'arrêta, et enchaîna son discours sur un ton parfaitement calme.

— Mon âne blanc, qui se trouve en ce moment dans ma tente, est un descendant direct d'Alborak, la créature couleur de lait sur laquelle le prophète Mohamed effectua le voyage de Jérusalem aux Sept Ciels. Ma monture a été nantie par la Providence d'un sens spécial de prophétie, et ne manque jamais de révéler la sainte vérité. L'esprit du ciel est avec elle et lui inspire la connaissance du vrai et du juste. Oui, mon âne saura me dire quel est parmi vous l'abominable criminel qui a osé dépouiller un hôte sacré.

« L'âne ne peut avoir recours à notre langage, mais son âme est une âme du ciel. Ma monture aura donc recours à son propre jargon pour nous désigner le coupable. Et maintenant voici ce que je vous ordonne : chacun de vous s'en ira seul dans ma tente. Il baissera le rideau qui en protège l'entrée. Il s'enfermera de façon à ce que personne ne l'aperçoive. Il sera ainsi seul avec l'âne. Alors, il tirera la queue de la bête. S'il est innocent, le baudet se laissera tirer la queue sans protester. Mais aussitôt que la main du coupable touchera ses crins, l'âne fera entendre un braiment révélateur. Grâce à cela, nous pourrons savoir qui est le criminel qui se cache parmi nous, et alors nous le mettrons à mort sans merci. »



Les hommes avaient écouté le discours sans sourciller. Sur un ordre du cheikh, ils se rangèrent en file indienne, et le premier du rang se dirigea à pas mesurés vers la tente. Il abaissa le rideau, demeura quelques secondes sous le cône de toile, puis revint s'asseoir à la gauche du chef. Celui-ci, d'un signe de la main, désigna le second homme en ligne. Ensuite ce fut le tour du troisième et des autres successivement.

Il m'est difficile de savoir qui, des caravaniers ou de moi, était le plus embarrassé au cours de cette étrange procédure. Le cœur battant à se rompre dans ma poitrine, j'attendais, d'un moment à l'autre, le braiment fatal qui aurait donné le signal d'une vengeance sanglante. Je ne tenais pas du tout à être le témoin d'une exécution capitale.

Douze hommes avaient déjà défilé sous la tente d'où il n'était sorti aucun son. Treize, quatorze, quinze, seize ; plus que trois hommes ! Mon excitation avait atteint son paroxisme. Dix-sept, dix-huit, et maintenant le dernier caravanier s'acheminait vers son destin. Mais il en fut pour celui-ci comme pour les autres. L'âne n'avait pas émis un seul son.

Je devins aussitôt furieux : nous avions compté sur un âne qui avait déçu tous nos espoirs. Adieu mes belles pièces d'or !

Mais le cheikh Ibn Moussa me saisit le bras :

— Garde ton calme, étranger, tout va bien.

Les hommes s'étaient assis en rond autour de nous.

— Debout ! ordonna le cheikh.

Lorsque les caravaniers furent tous levés, il leur dit :

— Tendez tous vos mains, avec la paume en dehors.

Chaque homme tendit ses deux mains.

Ibn Moussa quitta son piédestal de pierres et s'achemina vers les hommes : il s'arrêta devant celui qui était entré le premier sous la tente, le fixa un instant, puis plongea brusquement son nez dans le creux de ses mains. Il demeura quelques secondes dans cette posture étrange, et ensuite répéta ces gestes rituels avec chacun des caravaniers. Pour le coup, j'étais intrigué comme jamais je ne le fus de ma vie. Le cheikh était arrivé devant le douzième homme : il se pencha en avant, puis se redressa comme un jeune palmier. D'un geste rapide, il dégaina son cimeterre et cria :

— Toi, chien de voleur, je t'ordonne de rendre l'or volé tout de suite, si tu ne veux pas que je te fende le crâne à l'instant !

L'homme tomba sur les genoux, écrasa sa face contre terre, demandant grâce. Puis il sauta sur ses pieds et fila à toute vitesse vers l'endroit où les chameaux reposaient. Il leva une pierre plate, creusa légèrement, et revint serrant dans sa main le sac qui m'avait été subtilisé.

— Donne-le au « hawadji », dit le cheikh.

Je pris consignation de mon bien et constatai que la somme était intacte. Deux hommes reçurent l'ordre de fouetter consciencieusement le voleur. Après quelques coups de fouet bien appliqués, je demandai la grâce de l'homme, et il fut relâché.

Sans un mot, le cheikh se retira sous sa tente : la réunion avait pris fin.

J'étais naturellement heureux d'avoir recouvré mon or, mais j'aurais bien voulu savoir par quel moyen Ibn Moussa était parvenu à démasquer le voleur. Je n'arrivai pas à établir une hypothèse qui me permît d'en découvrir le secret.

Le lendemain, alors que nous suivions une piste ensoleillée, je m'approchai du cheikh et lui demandai l'explication du mystère.

Le vieillard tourna vers moi un regard plein de malice et dit :

— Ne le dis pas à mes hommes : j'avais plongé la queue de mon âne dans une solution de menthe et l'avais ensuite laissée sécher. Tous tirèrent la queue de l'âne, sauf le coupable. Par conséquent, ses mains seules étaient exemptes de toute odeur de menthe.

— Macha Allah ! » Dieu est grand, dis-je gravement.

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

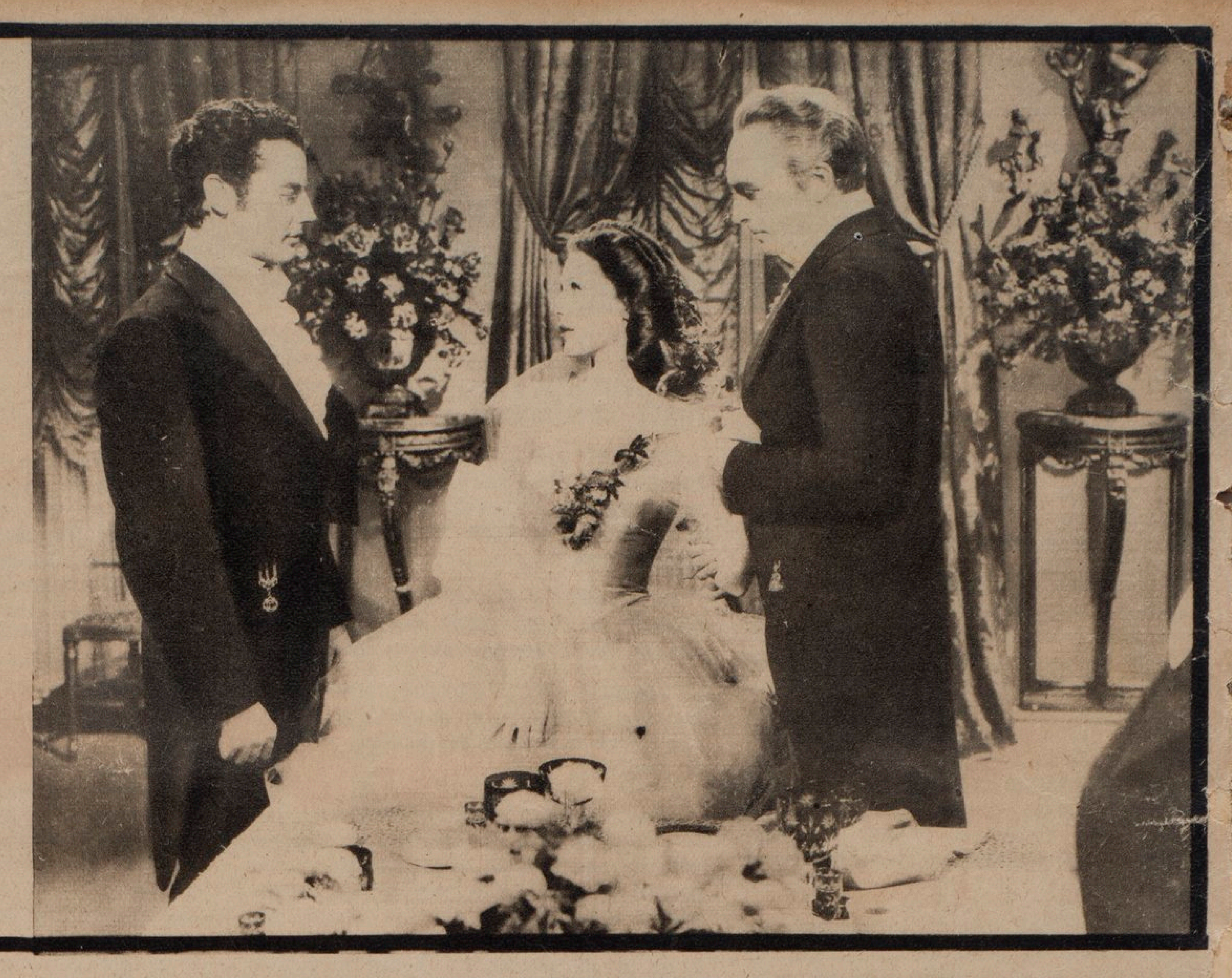
DU LUNDI 24 AU DIMANCHE 30 AOUT
COLUMBIA PICTURES présente

Loretta YOUNG * Conrad VEIDT * Dean JAGGER

dans

"MEN IN HER LIFE"

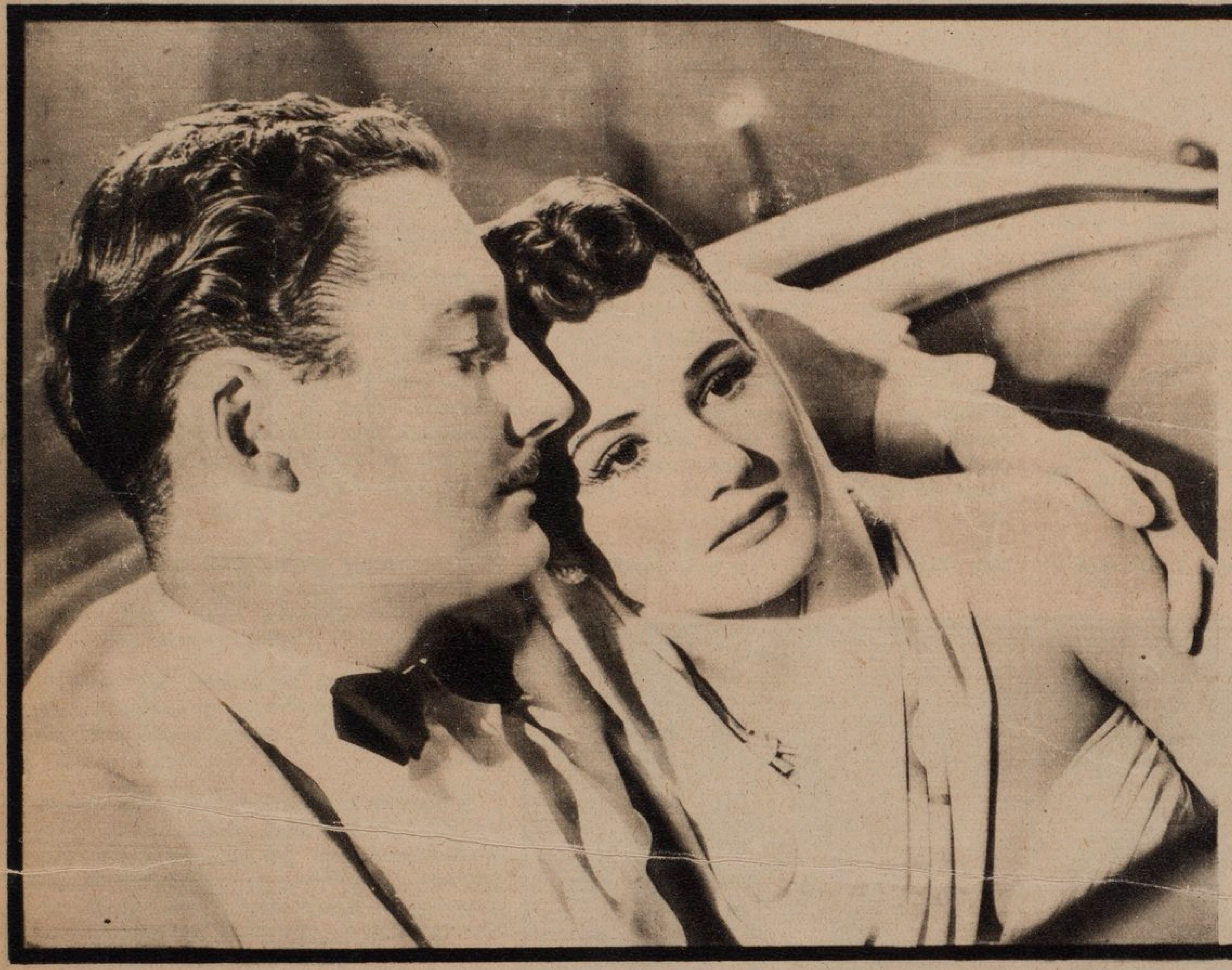




Cinq chapitres passionnants de la vie d'une femme !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 24 AU DIMANCHE 30 AOUT
WARNER BROS. présente

Brenda MARSHALL * David BRUCE * Virginia FIELD

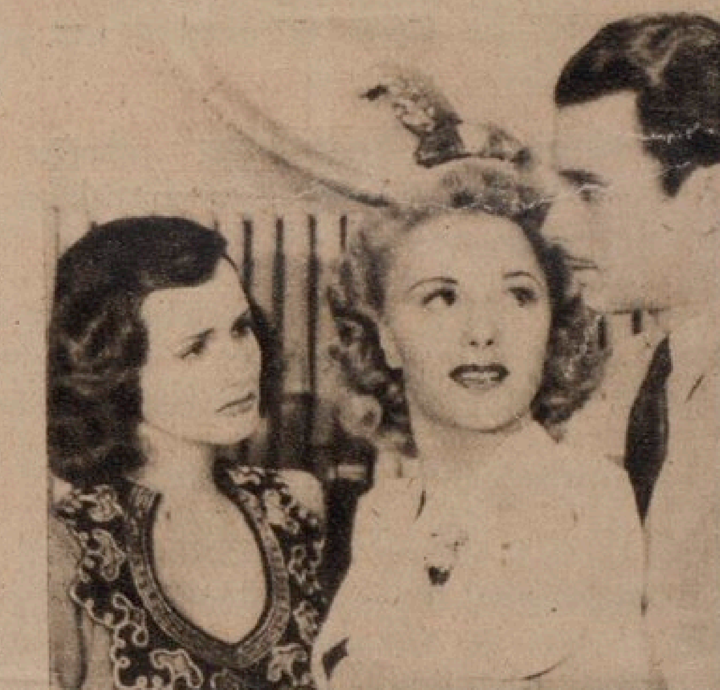
dans

"SINGAPORE WOMAN"

Un superbe drame d'aventures exotiques !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 25 AU LUNDI 31 AOUT
WARNER BROS. présente

Gary COOPER * Joan LESLIE

dans

"SERGEANT YORK"



L'extraordinaire roman vécu d'un grand héros de la guerre !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

